

L'auditoire



LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

SOCIÉTÉ

**LES ALIENS
NOUS SNOBENT**

CAMPUS

**LE SAVOIR EN
LIBRE ACCÈS**

CULTURE

**DROGUE
ET CRÉATION**

DOSSIER

Demain, j'arrête

Plongée dans les méandres des addictions



Igor Parante

Pigr



FAE
15
Unilive, 5^e édition

DOSSIER

Longtemps associée aux drogues et à l'alcool, l'addiction recouvre aujourd'hui des dépendances bien plus vastes, sans forcément impliquer une prise de substance: addiction au sport, au sexe, au travail, au sucre... Loin des clichés véhiculés, le fait d'être addict ne rime

pas avec plaisir, mais cache souvent une douleur et un mal-être profonds, et peut toucher à peu près n'importe qui. Ce dernier Dossier de l'année pose la question suivante: finalement, ne sommes-nous pas toutes et tous accros à quelque chose?



SPORT
18
E-sport
Les sportives et leurs règles

04
Interview de Benjamin Boutrel

09
Portrait d'un accro

06
C'est quoi une addiction?

10
Les addictions du campus

07
Les addictions «positives»

11
Codépendance

Dépendance et économie

Addictions mises en scène

08
Historique des traitements



CULTURE
20
La drogue et l'art, une longue histoire



SOCIÉTÉ
12
Barbie et la représentation



CAMPUS
16
L'open access et la diffusion de la connaissance

21
L'improvisation

Culture et société: Doris Salcedo

22
Nos chroniques

19
AGENDA

23
CULTURE EN VRAC

24
CHIEN MECHANT

Chronique satirique

13
Le devoir de mémoire

14
E.T. n'a plus de wifi

Tsépakoi

17
Vols et sécurité

Les premières années à l'EPFL: toujours plus sélectives

REMERCIEMENTS
LE COMITÉ CLÉA ET JESSICA IDES
GÉANS BIEN, LES AUTRES VOUS ÊTES
NULSI, GREGOIRE POUR L'INVENTION
DUTERME «CHRONOPHAGE», LUCIE
KUPFER, SIMBA FEDERER POUR SA
CRINIÈRE, KOUU POUR LE SEX-APPEAL,
LE MANOQUE POUR NOS OREILLES,
VITAA POUR LE SAC, JEAN (AVEC UNE
CONNERIE), TAYLOR LAUTNER ET LES
ALPAGAS (MERCÉ D'ÊTRE LÀ POUR
NOUS).

L'AUDITORE

N° 238
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
E REDACTION@AUDITORE.CH
WWW.AUDITORE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
THIBAUD DUCRET, LAURÉANE BADOUX, OPHELIE
SCHAERER, AURELIA BABEY, VALENTINE MICHEL,
ANTOINE SCHAUB, FANNY UTIGER, JÉRÉMY
BERTHOUD, DYLAN JATON, JESSICA CHAUTAEMS, JULIE
BIANCHINI, SAMI ZABI, ANH-OA BARROLA, CLÉA
MASSEREY, LUCAS BRÜHLLER, EMMANUELLE
FLAURAUD, SUZANNE BADAN, ELODIE MÜLLER, LÉA
SEVERINO, EVA GUERREIRO, ADRIEN MIOUËU

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
MATTEO KNÖBEL

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONQUOZ

COMITÉ DE REDACTION
RÉDACTION EN CHEF
THIBAUD DUCRET, LAURÉANE BADOUX
DOSSIER
OPHELIE SCHAERER
CAMPUS ET SPORT
ANTOINE SCHAUB
SOCIÉTÉ
VALENTINE MICHEL
FAE
OLIA MARINCEK
CULTURE
AURELIA BABEY

Le vrai du faux

Plus grand monde ne sait vraiment pourquoi, mais le 1^{er} avril, on se fait des blagues. On se raconte des bêtises. On se ment, basiquement. Pour l'occasion, même les médias s'autorisent un écart à leur credo, insérant délibérément parmi leurs sujets du jour quelques infos parfaitement bidons. Par chez nous, cette année, les feuilles de chou se sont fait plaisir: Donald Trump qui investit dans un mégaprojet immobilier en terres fribourgeoises, Vladimir Poutine qui fait une escapade à La Chaux-de-Fonds, le WWF qui lance une campagne de dons en faveur des licornes... Tous ont redoublé d'inventivité pour faire avaler ces salades aux lecteurs, parfois avec succès: convaincus que Provins allait lancer un système de livraison par drone, 4'000 personnes se sont ruées sur le site internet de la coopérative viticole et une centaine de badauds se sont mêmes rendus directement sur place, pour ne découvrir que leur propre crédulité. En ce jour pourtant marqué du sceau de l'entourloupe, les gens veulent encore y croire, malgré tout.

Mordre à l'hameçon...

Si l'on peut s'amuser ou non des poisons d'avril médiatiques, ces frasques éditoriales sont un bon prétexte pour s'interroger sur la fiabilité de la presse. A une époque où l'accusation «*fake news!*» est adressée quotidiennement aux pourvoyeurs d'information, tandis que les sites de hoax pullulent et que des députées françaises citent avec conviction des médias parodiques, qu'en est-il du crédit qu'accorde chacun à ses différentes sources de savoir? Le 1^{er} avril dernier, le plateau d'*On n'est pas couché* était le théâtre d'un affrontement dont l'enjeu principal était précisément la crédibilité du corps médiatique. D'un côté, Laurent Ruquier et ses chroniqueurs, de l'autre, Florian Philippot et lui seul. Répliquant à chaque attaque contre son parti par un «c'est bidon!» peu argumenté, le vice-président du Front national parvenait néanmoins à donner tort rétrospectivement à une pique reçue lors de son précédent passage dans l'émission. Deux semaines plus tôt, l'écrivain

Christophe Ono-dit-Biot contrecarrait son discours eurosceptique par un exemple relayé par certains médias, qui associe la réduction des barres Toblerone en Angleterre aux effets du Brexit. Argument simple et parlant, qui remportait l'adhésion du public, mais se révèle effectivement faux, comme l'avaient déjà démontré plusieurs papiers davantage creusés. Sur l'instant, bien vendue, la démonstration passait comme une lettre à la poste, le

jeu de notre côté (chaque membre de la rédaction a accessoirement des études à mener à bien). Mais l'on est également conscients que nos articles les plus lus ne sont pas forcément les plus touffus. Il est facile d'être rebuté par une suite de mots s'étendant sur quinze bornes. C'est contraignant, et surtout, ça demande du temps. Alors on ne le prend plus, le temps. Et pourtant, bien souvent, on l'a. Entre deux pastilles d'info concentrée, on dérive facilement.



spectacle prenant le pas sur les faits. Après avoir pris le temps de vérifier en détails l'information, Ruquier lui-même devait pourtant se résoudre à accorder ce point à Philippot.

...ou étudier les possibilités?

Là réside le cœur du problème: le temps. A l'ère numérique, le format des *short news* s'impose toujours plus. La plupart des médias chronomètrent le temps de lecture de leurs articles web et indiquent au lectorat le nombre de minutes qu'il «perdra» à les lire. Les longs papiers fouillés, résultat d'une recherche ardue et détaillant les faits avec précision, se font plus rares. On se contente plus volontiers d'une info digérée, synthétique, vite consommée... et peu remise en question? Quelle que soit la confiance véritable accordée par le public, la presse se doit aujourd'hui d'être sexy et facile. Et on ne prétend pas y échapper nous-mêmes: *Lauditoire* ne foisonne pas non plus d'enquêtes élaborées et de textes-fleuves occupant plusieurs pages d'affilée. La question du temps entre évidemment aussi en

De l'amusant partage d'un ami Facebook à l'aguichante suggestion YouTube, on passe des tests *BuzzFeed*, on visionne le dernier clash survenu chez Hanouna, et on se termine avec la compilation des chats les plus chou du net. En bref, on se perd. On passe à côté de la mine de savoir que recèle également la Toile. Les articles creusés y sont pourtant aussi facilement accessibles que les vidéos de bébés qui rigolent. Quitte à dériver, il est toujours possible de dériver utile. D'approfondir ses connaissances en arpentant Google à la recherche d'articles, vidéos et autres podcasts pour compléter sa première source. Au-delà de la fiabilité de la presse, le public doit lui-même faire valoir son regard critique et son exigence de rigueur. Ne pas se contenter d'une information élaguée et simplifiée, mais encourager la complexité et la diversité. Ultimement, ce sera toujours à lui de trancher entre le fait et l'*infaux*. •



«L'addiction n'est pas une pathologie du plaisir»

Interview avec Benjamin Boutrel

INTERVIEW • Biologiste de formation, maître d'enseignement et de recherche en neurosciences psychiatriques au CHUV, Benjamin Boutrel est responsable de l'Unité de recherche sur la neurobiologie des troubles addictifs et alimentaires. Pour *L'auditoire*, il déconstruit les préjugés qui entourent les addictions. Entrevue.

Quelles sont les limites entre envie, passion, dépendance, et addiction ?

La définition la plus simple d'une addiction, c'est quand la personne essaie d'arrêter mais n'y arrive pas, et que cela entraîne une profonde souffrance, un désespoir intolérable. Ainsi, on peut la différencier d'une passion, dont la finalité est positive; c'est un emballement, une exaltation, un moteur motivationnel; *a contrario*, une dépendance va générer un profond malaise dès lors qu'il y a privation. On mesure aussi la notion de dépendance affective à la quantité d'efforts qu'il faut fournir pour vivre sans l'objet de satisfaction, ou alors l'intensité du désespoir engendré par sa privation.

Et quelle est la différence entre dépendance et addiction ?

La dépendance, c'est la manifestation d'un syndrome, au sens d'une collection de symptômes, à l'arrêt d'une consommation ou d'une activité. Le sevrage révèle la dépendance. Elle est une composante de l'addiction dans sa dimension pathologique. Là où il y a addiction, il y a dépendance; mais là où il y a dépendance, il n'y a pas forcément addiction. Pour appuyer ce point de vue, rappelons

que, pendant très longtemps, on a considéré que la dépendance physique était le symptôme cardinal de l'addiction, en particulier vis-à-vis des drogues dites dures. L'arrêt de la consommation d'héroïne, par exemple, provoque des douleurs articulaires, musculaires, et intestinales extrêmes, avec des nausées insupportables et un désespoir effroyable. Le corps a appris à fonctionner selon un état d'équilibre différent à cause d'un apport exogène récurrent de drogue. Mais la dépendance, même physique, ne se manifeste que pendant trois à quinze jours. Une fois que les troubles liés au sevrage ont disparu, on considère que la dépendance n'est plus manifeste. Ce n'est pas pour autant que l'addiction a disparu: elle est toujours présente, et le risque de rechute demeure, à trois jours, trois mois, trois ans... Malheureusement, dans la société moderne, les journalistes et les politiques ont tendance à utiliser le terme «addiction» un peu trop facilement, tout comme le mot «schizophrénie» d'ailleurs. Ce sont des termes cliniques, qui répondent à des définitions très précises, et qui sont malencontreusement détournés dans le langage courant.

Le débat médiatique autour de l'addiction a-t-il toujours existé ? Comment l'opinion publique a-t-elle évolué autour de cette question ?

Le mot «addiction» a une racine latine très ancienne, *addictus*, dont certains psychanalystes relevaient que la signification était «esclave pour dette». Le terme est donc ancien, mais la lecture sociétale sur la pathologie a beaucoup évolué. Jusque dans les années 1960, 1970 et même 1980, le toxicomane était considéré comme un délinquant avant tout. Il faisait face à une pression sociétale énorme, exagérée par un prisme moral. Ces personnes souffraient d'un «vice», associé de plus à des comportements délictueux, non seulement du fait de consommer un produit interdit, mais aussi du fait des trafics ou de toute autre manière illicite de trouver de l'argent pour acheter de la drogue. Petit à petit, grâce au regard clinique, alimenté par celui de la recherche, on s'est aperçu que les patients souffraient d'une addiction et devaient donc être considérés comme des malades au sens médical du terme.

Beaucoup de gens disent être addicts à Twitter ou à Facebook. Peut-on parler d'addiction dans ces cas-là ?

Oui, dès lors que ces personnes vont répondre à une définition assez globale du concept clinique, articulé autour de quatre éléments cardinaux. Premièrement, l'idéation autour du produit, avec restriction du champ de conscience et obnubilation. Cela signifie qu'un filtre se met en place: il y a les éléments qui intéressent, en l'occurrence Twitter ou internet en général, et le reste, qui, d'une certaine façon, est nié au bénéfice quasi exclusif des réseaux sociaux. Deuxièmement, on assiste à une augmentation du temps consacré soit à la recherche de l'objet ou du produit, soit au passage à l'acte. Le troisième élément, c'est l'incapacité à mesurer les conséquences de ses

actes, l'addict est incapable de gérer rationnellement son rapport à internet; le passage à l'acte se répète quelles qu'en soient les conséquences, aussi désagréables puissent-elles être pour la personne et pour son entourage. Enfin, le quatrième élément, c'est la dépendance, en l'occurrence la manifestation d'un réel manque quand la personne n'a pas accès à son téléphone et donc à internet. Elle entre dans une spirale d'affects négatifs, ne pouvant plus se concentrer sur autre chose. Ainsi, la réalité clinique supporte tout à fait la notion de cyberdépendance.

Du coup, on pourrait être addict à n'importe quoi.

En effet. On différencie l'addiction avec une dépendance vis-à-vis d'un produit de l'addiction comportementale, avec une dépendance pour une activité, comme le sexe ou le jeu pathologiques, ou la cyberdépendance. Dès lors qu'un comportement entraîne une souffrance, il n'y a pas de raison de lui nier la notion d'addiction. Aujourd'hui le débat tourne autour des addictions alimentaires. Pendant longtemps, j'ai considéré que les troubles alimentaires n'entraient pas dans le cadre des addictions, mais des troubles de l'anxiété. Néanmoins, depuis une dizaine d'années, on a mis au jour des faisceaux de convergence. Aujourd'hui, il n'y a donc pas de raison objective pour nier l'existence du concept d'addiction à une nourriture, et en particulier d'addiction au sucre et aux matières grasses, ou, en règle générale, au mélange des deux.

Donc, peut-on dire que l'industrie alimentaire a tendance à tabler sur ce genre d'addiction ?

Complètement. J'ai récemment participé à un débat sur ce sujet. Un médecin autour de la table disait qu'on ne pouvait pas comparer l'industrie alimentaire ou l'industrie pharmaceutique avec l'industrie du tabac. Selon lui, les deux premières étaient des entreprises de la



Thibault Duret

vie, le commerce du tabac étant par contre une entreprise de la mort. Mais pour moi, ce sont toutes des entreprises à but lucratif, et ce, quelles qu'en soient les conséquences. L'industrie alimentaire met en avant le commerce d'une alimentation équilibrée, avec des fruits et des légumes, mais son activité commerciale est essentiellement profitable grâce aux produits sucrés, salés et riches en gras.

Est-ce que cela va jusqu'à ajouter du sucre dans des produits qui n'en auraient pas besoin?

Bien sûr. Le sucre et le sel sont des exhausteurs de goût. Ils permettent de compenser ainsi le côté insipide d'une préparation alimentaire de qualité médiocre. Les papilles gustatives sont stimulées, tout comme les besoins fondamentaux relayés par une activation de la fonction de récompense cérébrale. Petit à petit, les consommateurs se conditionnent à manger plus ou moins toujours la même chose, autrement dit l'industrie alimentaire fidélise ses clients. Ainsi, pour les industriels l'équation est simple: réduire au maximum les coûts de production avec des produits de mauvaise qualité, et ajouter du sucre ou du sel pour remonter artificiellement la saveur du produit et faire appel à des instincts de base. Nous avons naturellement un intérêt pour le goût sucré ou pour les nourritures riches en calories parce qu'au cours de l'évolution, seuls ceux qui ont reconnu, et donc apprécié le goût de celles-ci, ont optimisé la survie de leur espèce, et ont transmis cette aptitude à leur descendance. Malheureusement, notre époque se caractérise par ses excès. Tout est disponible et en très grande quantité. En outre, les régimes stricts sans sel ou sans sucre sont une aberration, parce que par définition on touche à l'essence même de la survie de l'espèce. Le fonctionnement cérébral est extrêmement conservateur, et optimisera toujours la recherche des ressources essentielles à la survie.

Existe-t-il un profil type de personnes plus sensibles aux addictions, comme les jeunes, par exemple?

Tout à fait. Ce n'est pas la drogue qui fait l'addiction, mais c'est la vulnérabilité d'un patient qui fait que, lorsqu'il rencontrera une drogue, il ne pourra pas garder le contrôle ou s'en désintéresser, comme la majorité d'entre nous, et entrera dans une spirale infernale de consommation et de perte de contrôle sur celle-ci. Il y a plusieurs facteurs de vulnérabilité: la recherche de sensations, la prise de risques, l'impulsivité. Ce qui est extraordinaire,

c'est que ces trois éléments caractérisent l'adolescence, ce qui du point de vue du développement cérébral couvre la période 10-25 ans. Si on regarde la proportion de personnes qui consomment une drogue en fonction de l'âge, on s'aperçoit que le pic se situe chez les adolescents et les jeunes adultes. Il n'y a pas d'addiction chez les moins de 5 ans, à de très rares exceptions près, rapportées par les médias avec le tabac par exemple, ni chez les plus de 70 ans, parce que chez ces derniers, la mortalité associée à une addiction est très élevée. En outre, à plus de 65 ans, il est très rare de déclencher une addiction pour la première fois, à de très rares exceptions près, en particulier à cause de traitements anti-parkinsoniens.

Quelles sont les idées fausses les plus répandues par rapport à l'addiction?

Elles sont nombreuses, mais je vais en citer trois. Premièrement, l'addiction n'est pas une pathologie du plaisir. Cela n'a même rien à voir. Il s'agit d'une pathologie de l'apprentissage et du conditionnement, une pathologie de l'envie et du désir incontrôlable. J'en veux pour preuve qu'un addict, quand il passe à l'acte, n'a plus de plaisir, quel que soit le produit. Par contre, juste avant, il se trouve dans un état de souffrance, et juste après, dans une situation de soulagement. La boucle est très rapidement bouclée, d'où la notion de spirale infernale. Ensuite, on considère, dans les médias, mais aussi encore dans le domaine scientifique, que la dopamine joue un rôle essentiel, et ce n'est pas vrai. Elle est un maillage incontournable du mécanisme d'action des drogues, mais ce n'est pas l'unique cible. D'ailleurs, c'est la raison pour laquelle, après quarante ans de recherches sur le sujet, on n'a toujours pas trouvé de molécule susceptible de traiter la pathologie addictive. Troisième point, et peut-être le plus important, ce n'est pas la drogue qui fait l'addiction, mais l'individu. C'est un élément cardinal autour duquel la recherche, la clinique, la justice et la société se fédèrent de plus en plus, parce qu'il a une conséquence directe: la légalisation. On estime qu'environ 10 à 15% de la population est à risque. Peut-on prendre le parti de mettre 15% de la population, dont on sait qu'elle est à risque, dans un marché légal et dérégulé? C'est une perspective difficile à supporter pour les politiques et le législateur. Le débat reste ouvert quant aux bénéfices éventuels d'une «libéralisation» du marché associée à une démarche très forte de prévention, ciblée et efficace. La drogue la plus dangereuse pour la société aujourd'hui, c'est l'alcool.

Selon toute vraisemblance parce qu'elle est légale. Donc la question se pose: pourquoi légaliser l'alcool, le tabac, et pas les autres produits? Existe-t-il une pression de certains lobbys? J'irais même jusqu'à ajouter, avec un peu de provocation, pourquoi tolérer autant de sucre, de sel et de gras dans l'alimentation manufacturée? Nous arrivons à une période de transition: aux Etats-Unis, le sucre tue plus que l'alcool, et bientôt plus que le tabac. Globalement, nous sommes à un point d'équilibre, d'un côté du fait des politiques de réduction et des campagnes de prévention contre le tabagisme, et de l'autre de la mondialisation de la malbouffe. A grands renforts de profits générés par les sociétés et entreprises agroalimentaires.

problème majeur de toxicomanie à l'héroïne chez les soldats américains revenant du Vietnam. En Suisse, elles ont permis de réduire considérablement le risque d'overdose. Il n'y a pas de doutes autour de cette réalité médicale - qui ne veut pas dire thérapeutique. Vis-à-vis des propriétés addictogènes du produit, les patients n'entrent pas dans une spirale infernale de dépendance où la méthadone se substitue à l'héroïne. Pour autant, si ces personnes veulent que l'effet thérapeutique persiste, elles doivent boire régulièrement le sirop. Il y a donc consommation chronique du médicament, certes, mais sans les effets euphorisant et hédonique de l'héroïne. Mais ce traitement n'a malheureusement pas l'effet thérapeu-



Benjamin Boutrel: «Ce n'est pas la drogue qui fait l'addiction, mais l'individu.»

Mais a-t-on une raison légitime, au sens moral du terme, d'interdire une drogue et d'en autoriser une autre? Une raison scientifique ou médicale? La réponse est non. Au final, ce sont des problèmes de société, parce que d'un point de vue scientifique, médical, ou légal, il n'y a pas d'explication tangible, rationnelle. C'est également vrai pour le lobby pharmaceutique; il y a énormément de médicaments qui ne devraient pas être sur le marché, mais qui le sont quand même.

Selon vous, les médicaments de substitution, comme la méthadone, pour les toxicomanes sont-ils une solution? N'est-ce pas une manière de continuer un cercle vicieux mais avec une autre substance?

Soyons clairs: la méthadone et la buprénorphine ont sauvé des vies. Il n'y a aucune ambiguïté à ce sujet. Ce sont des molécules développées au début des années 1970, suite au

probleme qui permet l'arrêt de la consommation. Les toxicomanes qui ont réussi leur sevrage et mis définitivement un terme à leur addiction ont bénéficié d'un encadrement thérapeutique, notamment psychothérapeutique, en complément du médicament. La molécule magique qui permet d'arrêter n'existe pas encore, malgré quarante ans de recherche sur le sujet. •

Propos recueillis par
Ophélie Schaerer
et Valentine Michel

Les addictions, complexes et multiples

DÉFINITION • Touchant des individus aux réalités biographiques très diversifiées, présente dans la rue comme dans la sphère privée, l'addiction fait partie intégrante de notre société. Présentation d'un phénomène dont les formes sont multiples et les racines profondes.

Nombreux sont ceux qui ne peuvent démarrer sans leur café le matin, les coins fumeurs des lieux publics ou des boîtes de nuit ne désespèrent pas malgré la prévention anti-tabac menée depuis des années, il paraît qu'un Suisse sur cinq boit trop, et la plupart d'entre nous ne pourrait passer une journée sans son smartphone. Alors, serions-nous tous addicts à quelque chose? Où s'arrête le plaisir, et quand commence l'addiction?

Diagnostic

L'addiction se diagnostique en fait selon des symptômes assez précis. Le DSM (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*), manuel de référence pour le diagnostic des troubles mentaux, la définit comme un «mode d'utilisation inadéquat d'une substance», se manifestant par la présence de deux ou plus des éléments d'une liste de onze critères sur une période de douze mois. Parmi ces critères se trouvent notamment l'incapacité à gérer sa propre consommation (le produit est consommé en plus grande quantité ou sur une plus longue période que celle qui était prévue au départ), la poursuite de l'utilisation de la substance malgré la conscience des problèmes psychologiques ou physiques qu'elle cause, des efforts infructueux pour diminuer ou contrôler sa consommation malgré un désir d'arrêter, ou encore

l'abandon des activités sociales, culturelles ou de loisir en raison de l'importance que prend le produit dans la vie quotidienne. L'addiction est considérée comme légère si seuls deux ou trois de ces critères sont remplis, modérée entre quatre et six, et sévère au-delà de six. Parmi ces onze indices, seuls deux sont d'ordre physique: le sevrage (symptômes physiques de manque lors de l'arrêt de la prise de substance) et la tolérance (nécessité de quantités toujours plus grandes du produit pour

obtenir l'effet désiré). Comme l'explique Jacques Besson, spécialiste en addictologie et chef du service de psychiatrie communautaire du CHUV, il est donc tout à fait possible de souffrir d'addiction sans qu'il n'y ait de dépendance physique, et même en l'absence d'un produit addictogène: on parle alors simplement d'«addictions sans substance», et elles sont multiples: cyberaddiction, addiction sexuelle, addiction au sport (surtout aux sports extrêmes), *workaholism* (addiction au travail), achats compulsifs...

l'addict. Les personnes vivant une addiction souffrent souvent d'autres troubles: troubles anxieux, dépressifs, psychotiques, de la personnalité...

Les vulnérabilités personnelles plus que le produit font l'addict

On parle alors de «comorbidité». Le psychiatre raconte par exemple que la plupart des héroïnomanes ont des antécé-

nous fournit naturellement la motivation nécessaire à la poursuite de comportements appropriés. La consommation de la substance ou la réalisation de l'activité addictogène engendre une décharge d'un neurotransmetteur, la dopamine, sur le «noyau accumbens», ou noyau de renforcement, qui garde en mémoire ce qui nous procure du plaisir, et nous le fait désirer à nouveau. Ce dysfonctionnement du système de récompense introduit donc des transformations pérennes dans le cerveau. Voilà pourquoi, toujours selon Jacques

Besson, l'addiction est aussi une pathologie de la mémoire: une fois qu'on a câblé un réseau addictogène, le cerveau en garde la mémoire. Une fois qu'on a été addict, on reste vulnérable pour la vie.

Cerveau-esprit-culture

Pour évoquer les racines multiples du phénomène, Jacques Besson décrit l'addiction comme s'inscrivant dans la «boucle cerveau-esprit-culture»: la pathologie répond à des vulnérabilités d'ordres biologique, psychologique, et à l'environnement dans lequel évolue le consommateur. Et au fond, le mécanisme de l'addiction est à même de concerner tout un chacun, puisqu'il renvoie au questionnement ontologique fondamental: que recherchons-nous? Quelles récompenses, quels objectifs poursuivons-nous? Quelles sont les sensations que nous voulons ressentir? Face à cette angoissante quête de sens, il est tentant de prendre le chemin de l'addiction, qui permet une fuite continue, une source de plaisir immédiat. Un chemin qui a toutes les allures d'une impasse. •



Emmanuelle Flauraud

Une souffrance peut en cacher une autre

Ainsi, l'addiction est avant tout un trouble du comportement, une conduite de recherche et d'usage de substance ou d'activité qui devient automatisée: on perd le contrôle face à la substance ou à l'activité addictogène malgré les conséquences négatives que celles-ci engendrent. Comme l'explique Jacques Besson, ce sont en fait les vulnérabilités personnelles plus que le produit qui font

dents traumatiques: viol (pour les femmes surtout), violence... L'héroïne représente ainsi le «terminus de leur souffrance», le soulagement final. Il s'agit alors, dans le cadre d'un traitement, d'investiguer ces comorbidités afin de traiter le problème à la racine.

Mémoire addictive

Au niveau physiologique, l'addiction peut être comparée à un «piratage» du circuit de la récompense, ce système indispensable à la survie qui

Sans accroc

PERCEPTIONS • Bien que l'on pense d'abord à la toxicomanie, le terme d'addiction recouvre également les dépendances au travail et au sport, synonymes elles aussi de conséquences néfastes. Une souffrance profonde rarement reconnue socialement.

Nul besoin de consommer des drogues pour être addict: il existe en effet des dépendances, dites «addictions propres», n'impliquant pas de prise de substance. Parmi ces addictions comportementales, on trouve au premier rang les dépendances au sport et au travail. Celles-ci sont définies par une perte de contrôle vis-à-vis de l'activité en question, et un besoin irrésistible de la pratiquer indépendamment des conséquences psychiques, physiques et sociales avérées. Or, pour beaucoup, ces comportements ne semblent pas si alarmants: on va ainsi jusqu'à les appeler «addictions positives», concept oxymorique s'il en est.

Addictions «positives»...

En effet, il n'est pas rare d'entendre que l'addiction au travail ou au sport,

connotés positivement socialement, serait plus saine que l'abus de drogue. Ainsi, on admire la volonté de fer d'un sportif qui s'entraîne plusieurs fois par jour indépendamment de la météo ou des blessures. De même, on valorise aujourd'hui le fait de travailler sans relâche, au détriment de sa santé mentale et des moments de pause pourtant nécessaires. Le *workaholic* devient ainsi le symbole de la réussite sociale, un «bosseur» passionné à qui tout sourit. La réalité est pourtant bien différente.

...effets négatifs

Si le sport et le travail sont en soi bénéfiques, leur abus n'en est pas moins un problème. Les conséquences peuvent aller loin: dépression, anxiété, troubles du sommeil... Pour les sportifs, on observe également des entorses et des



fractures; chez les addicts au travail, le risque majeur est le *burnout*, suivi par des migraines et des ulcères. Pour tous, les répercussions touchent aussi leur vie sociale et familiale, puisque leur obsession occupe tout leur temps; ils souffrent de cet isolement et de l'incompréhension de leurs proches face à leur pathologie. Aujourd'hui, ces addictions sont de plus en plus prises en charge, notamment par le biais de thérapies cognitivo-comportementales.

Celles-ci permettent ainsi à la personne touchée de retrouver un équilibre sain et de reprendre le contrôle sur leur addiction, afin de ne plus en être prisonnier. Si ce genre de dépendances peut donc être traité au même titre que la toxicomanie, sa reconnaissance sociale est en revanche bien plus complexe. •

Valentine Michel

De fumeux marchés

LOBBYING • Certains secteurs économiques se construisent sur des produits pouvant entraîner une dépendance. C'est notamment le cas du tabac, de l'alcool et des jeux d'argent, qui, en utilisant des stratégies similaires, engendrent de terribles coûts humains et sociaux.

Les jeux de hasard, le marché du tabac et celui des boissons alcoolisées sont à première vue des domaines bien distincts. Toutefois, ces trois secteurs économiques s'organisent autour d'un même point commun: le caractère addictif de ce qu'ils commercialisent. Les trois industries utilisent la dépendance que peut entraîner la consommation de leurs produits à travers des stratégies publicitaires similaires.

«Le côté plaisir lié au produit est mis en avant»

En effet, les messages véhiculés aux consommateurs suivent une même logique. «Le côté plaisir lié au produit est mis en avant, explique Corine Kibora, porte-parole d'Addiction Suisse. La séduction, la liberté, la jeunesse, la fête ou encore le succès sont des thèmes récurrents de la publicité, que ce soit dans le domaine du tabac, de l'alcool

ou des jeux d'argent.» Les multinationales du tabac, face à l'obligation de renouveler leur clientèle, font des jeunes la cible principale de leurs campagnes marketing. Nombre de publicités pour boissons alcoolisées essaient de banaliser les dangers du produit en l'associant à un univers festif, dans lequel les consommateurs peuvent facilement se reconnaître. La promotion des jeux de hasard, quant à elle, consiste essentiellement à déformer la réalité en surestimant les probabilités de succès.

Un coût humain très élevé

Dans tous les cas, ces industries cherchent à minimiser les dégâts que peuvent engendrer leurs produits. Pourtant, les chiffres sont saisissants. En Suisse, chaque année, le nombre de personnes perdant la vie à cause du tabac s'élève à près de 9'500, soit plus d'une victime par heure. Une étude menée conjointement par Addiction Suisse et l'Office fédéral de la santé

publique a montré qu'environ 250'000 personnes sont affectées d'une dépendance à l'alcool.

Un coût faramineux pour la collectivité

Les jeux de hasard, eux, constituent une dépendance pour 80'000 personnes, dont 32'000 sont interdites d'entrée au casino. En plus de la souffrance de ces victimes d'addiction, cela représente également un coût faramineux pour la collectivité. Selon des études menées par l'Université de Neuchâtel, si l'on additionne les coûts des dommages directs et indirects engendrés par ces trois secteurs économiques, la somme s'élève à près de 10 milliards de francs par année.

Des lobbys bien organisés

La source du problème vient de la législation suisse, laxiste en la matière, qui

permet à ces industries de jouir d'une plus grande liberté que dans les autres pays au niveau de la publicité et de la vente. Cette différence peut s'expliquer par la forte intégration de groupes d'intérêts économiques dans le processus décisionnel suisse. Que ce soit lors de la phase parlementaire ou en utilisant le droit de référendum, les industries du tabac, de l'alcool et des jeux d'argent utilisent le réseau très bien organisé des lobbys économiques pour bloquer la majeure partie des projets de loi néfastes à leurs activités. Et en face, les milieux de prévention peinent à faire entendre leur voix. «Nous essayons de montrer l'avantage économique à investir dans la prévention et dans des mesures structurelles pour diminuer la facture sociale à l'arrivée, mais avec le Parlement actuel, c'est difficile», conclut Corine Kibora. Si coûteux soit-elle sur le plan humain, l'industrie de l'addiction a encore de beaux jours devant elle. •

Antoine Schaub

A chacun sa dose

TOXICOMANIE • Véritable problème sociétal depuis l'aube de l'humanité, la drogue a de tout temps eu ses amants fidèles. Pour prendre en charge ces individus marginalisés, plusieurs types de traitements ont été mis au point. Petit parcours historique en terre vaudoise, ou comment la seringue s'est transformée en sirop.

Début des années 1970, le mouvement hippie bat son plein, avec comme idéal une vie simple, heureuse, *peace and love*. Seulement voilà, beaucoup des jeunes partis à la recherche de la liberté, en Inde et notamment à Goa, en reviennent plus soumis que jamais. Soumis à la drogue, celle qui une fois entrée dans leur vie n'en sort jamais. La fiancée de toujours.

Un projet visionnaire

Alors éducateur au Tribunal des mineurs, Pierre Rey est un des premiers spectateurs du phénomène. Pour tirer la sonnette d'alarme, il crée à Lausanne un lieu d'accueil et d'information. Mais il se rend vite compte que cela ne suffit pas,

en place sa propre méthode: créer une dynamique positive au sein de groupes de toxicomanes qui suivent une thérapie à la fois collective et individuelle. Laurent Rössli, ancien coordinateur du Levant, précise: «Le groupe formé était étanche, et chacun s'y voyait décerner une fonction. Les personnes et leurs fonctions s'assimilaient, donnant plus de force au groupe et instaurant un cercle vertueux. Bien entendu, tous ne s'en sortaient pas, néanmoins une quantité non négligeable de ceux qui y entraient en partaient abstinentes, ce qui est une performance rare à l'échelle internationale.» Au fondement de cette méthode, un déroulement en quatre phases de quatre mois chacune, restreignant les libertés du résident et les

spécialistes venus d'autres pays. Ronald Reagan vient même visiter la Pichollette lors de son séjour en Suisse, alors qu'il est président. Toutefois, dans le courant des années 1990, commence le déclin de l'institution, et avec elle celui de l'abstinence. La Confédération, sous l'impulsion de Ruth Dreyfus, déséquilibre la politique dite des «quatre piliers», plan d'action censé combattre la toxicomanie. Celle-ci définit quatre axes pour agir sur la problématique: la répression, le traitement, la prévention et la réduction des risques. Si les deux premiers ont été les fers de lance de l'action jusque-là, les instigateurs du projet veulent désormais mettre l'accent sur les deux seconds. En d'autres termes, endiguer le trafic et la

Vers des médecins dealers

Ce type de traitement, actuellement plébiscité, vise à remplacer l'héroïne (qui est la drogue la plus addictive) par la méthadone. Cette substance, absorbée sous forme de sirop, a été créée par les nazis lors de la Seconde Guerre mondiale pour couper les soldats de la réalité du front. Elle stabilise le consommateur et annihile les effets de l'héroïne. De cette manière, le toxicomane ne souffre pas du manque, et n'encourt pas non plus les risques liés aux drogues dures. Mais la réalité est moins idyllique, à en juger par l'état de celui qui en consomme, qui est apathique. Avec ce virage serré, ce sont tous les ingrédients du succès du Levant qui périclitent.



«La toxicomanie est un symptôme, et non une maladie»

Laurent Rössli le constate amèrement: «Sous Pierre Rey, on proposait des outils d'aide, qui s'attaquent à la racine du mal, à ce qui a dirigé la personne vers l'addiction. Si le résident les acceptait, tant mieux, mais s'il n'en voulait pas, c'était tant pis pour lui. Désormais on veut sauver le toxicomane de son addiction à n'importe quel prix, selon une optique médicale répondant du serment d'Hippocrate, en lui donnant des médicaments qui le shootent, en le plaçant en traitement ambulatoire. Or la toxicomanie est un symptôme, et non une maladie. Et comme souvent, l'éducatif sort perdant face au médical quand il s'agit d'adopter un plan directeur.» La politique de substitution, de mouvance socialiste, interroge ainsi sur le futur de ceux, souvent jeunes, qui développent une addiction à la drogue et veulent s'en sortir. Vivre jusqu'à la vieillesse à l'état de légume, ne voilà pas une mort en soi? La question semble de plus en plus être enterrée, au moment où la ville de Lausanne est en train de mettre en place un local de prise de substance sécurisée au Vallon, dont le municipal Oscar Tosato veut nous faire croire qu'il «réduira la consommation»... •

ouvre une infrastructure sur les hauts de Lausanne et crée la Fondation du Levant, première institution de la région traitant la toxicomanie. Il s'inspire de plusieurs courants: les Alcooliques anonymes, traitement qui base son efficacité sur la rédemption morale, mais aussi la psychanalyse, ou encore les approches communautaristes, nées aux Pays-Bas, où des toxicomanes se sont assemblés pour lutter ensemble. A partir de ces différentes mouvances, il met

lui rendant progressivement, à mesure qu'il reconquiert sa responsabilité, jusqu'à le réinsérer dans la société.

La renommée mondiale puis le déclin

Face à la demande croissante, des maisons sont créées vers Pully et Neuchâtel. Durant cette période s'étirant des années 1980 aux années 1990, le Levant se bâtit une renommée mondiale, et la structure initiée par Pierre Rey est érigée en modèle du genre, duquel s'inspirent des

consommation de drogue n'est plus la priorité, qui est désormais de fermer les portes d'entrée à la drogue, mais également de condamner ceux qui y sont entrés, en les «domestiquant». Il s'agit avant tout de nettoyer la ville de ses déchets (humains et matériels) et d'éviter les overdoses et autres morts directement liées à la consommation. Concrètement, on place des dispositifs pour fournir le matériel d'absorption adéquat, et, surtout, on impose les traitements de substitution.

Sortir de la poudreuse

PORTRAIT • À 32 ans, Patrick Binz a déjà plusieurs vies derrière lui. Et aussi plusieurs morts. Rencontre avec un «ripionien» en phase de ne plus l'être.

Il m'attend sur une terrasse, assis derrière un coca, tourné vers le soleil. Casquette vissée sur la tête, posture droite et barbichette travaillée, Patrick



Sami Zaïbi

Patrick Binz voit désormais plus loin que la Riponne, repaire des toxicomanes à Lausanne.

Binz est un jeune homme bien dans ses pompes. Seul son regard, sombre, franc, robuste presque, trahit son vécu. Clair dans sa tête, l'homme raconte avec lucidité son parcours de vie. Une enfance instable, faite de déménagements entre la Suisse et la Belgique. Un divorce parental mal encaissé. La mère, alcoolique et fumeuse d'herbe, tente de se suicider. Le père essaie à son tour, un couteau dans la gorge. Mais il est écrit qu'aucun membre de cette famille ne doit mourir aussi tragiquement.

De la coke à l'héro

Après une période dans une famille d'accueil, sa mère reprend la garde et ils s'installent à La Neuville, près de Berne. Il a alors 14 ans et commence à traîner avec des gens plus âgés que lui, à faire des soirées. D'abord, chacun

met 10 francs pour se procurer une boulette qu'ils se partagent le samedi soir. Puis c'est la semaine. Puis chacun s'en procure une. *Before*s, soirées et *after*s s'enchaînent sous des giboulées: «Le problème avec la drogue, c'est que tu en veux toujours plus et tu ne sens plus tes limites. Alors tu sniffes, tu dors pas, tu manges pas, et tu sniffes encore et au bout d'un moment, ton corps dit stop! Alors là, tu tombes inconscient, c'est l'overdose. Moi, j'en ai eu quatre ou cinq, mais je m'en suis toujours sorti.» Une chance qu'il attribue à un coup du sort: la reine des drogues, l'héroïne par intraveineuse, n'a pas voulu de lui. Elle s'est enfilée dans un nerf au lieu de la veine lors de la première prise, ce qui a raidi son bras et l'a dégoûté. Tous ses copains décédés étaient les sujets de cette impératrice

sans scrupule. Après la cocaïne, c'est l'ecstasy qu'il prend, et aussi l'héroïne par inhalation. «Mais ma substance problématique, ça reste la coke», rappelle-t-il. Pour se dépoudrer le nez, il suit plusieurs thérapies, qui ne l'ont certes pas rendu abstinent, mais qui lui ont appris à gérer. Désormais, à 32 ans, outre la méthadone (médicament de substitution), il ne sniffe plus que ponctuellement, pour faire la fête. Mais son but est de tout arrêter. Parce ce que sa mère l'a fait. Et surtout pour son fils de 2 ans, dont il espère récupérer la garde. Sa lueur au fond du tunnel, celle qui va faire fondre la poudreuse. •

Sami Zaïbi

Du sucre à en faire tomber les dents

ALIMENTATION • Manger du sucre est un besoin indispensable au bon fonctionnement de notre organisme, mais aussi un moment de plaisir que l'on s'accorde volontiers. Cependant, consommé excessivement, il peut vite devenir notre meilleur ennemi.

Une trop grande consommation de sucre a souvent été associée avec les conséquences qui découlent d'une alimentation malsaine: obésité, diabète de type 2 et caries dentaires, entre autres. Parfois, ce type abusif de consommation va même jusqu'à être comparé à une addiction.

Le sucre stimule des voies cérébrales dopaminergiques de manière semblable à la cocaïne

Alors, peut-on vraiment devenir accro au sucre et parler, dans ce cas, d'addiction comme on le ferait pour une autre poudre blanche ressemblante, la cocaïne? Pour le professeur Luc Tappy, médecin-nutritionniste à l'Unil, et Camille Crézé, qui mène actuellement une recherche sur le sucre en tant

que doctorante auprès de la docteure Ulrike Toepel, parler d'addiction au sucre comme on parle d'addiction aux drogues n'est pas aussi facile: «Des études menées par le professeur Serge Ahmed en France ont montré que des rats, exposés à la cocaïne, consomment de manière compulsive la substance qui leur est proposée, et que cela s'accompagne d'une activation des circuits cérébraux de la récompense. En remplaçant la cocaïne par le sucre, un tableau relativement similaire est observable. Cependant, l'interprétation de ce type de données est difficile. Le sucre stimule des voies cérébrales dopaminergiques de manière semblable à la cocaïne, mais ne conduit pas forcément à une consommation excessive et à un comportement addictif.» Ainsi, le rapprochement entre le sucre et les substances addictives est pour lors à envisager avec précaution, telle une envie subite de Nutella après un bon repas.

L'or blanc des industriels

Au centre du débat sur l'alimentation trop sucrée, ce sont les industriels qui sont pointés du doigt. Comme le montrait l'émission *A bon entendeur* du 25 janvier 2015, les aliments ayant une teneur en sucre importante sont nombreux et ce ne sont d'ailleurs pas toujours ceux auxquels on aurait pensé au premier abord.

Stratégies parfois douteuses de l'industrie alimentaire

En effet, outre les boissons gazeuses, le chocolat ou les biscuits, certaines sauces tomate peuvent par exemple contenir jusqu'à 6 g de sucre pour 100 g de sauce. Reflet de stratégies parfois douteuses employées par l'industrie alimentaire pour augmenter ses ventes, les sauces tomate ne sont pas un exemple isolé. La faute

donc à l'industrie? Selon le professeur Luc Tappy, la réponse n'est pas aussi tranchée: «A mon avis, il y a toujours une responsabilité partagée. Il est vrai que l'industrie alimentaire propose une multitude de produits riches en sucre et en calories, mais elle propose également une gamme de produits allégés que les consommateurs ne choisissent pas forcément. Tenir les industriels comme seuls responsables est donc difficile.» Coupables ou non, la question pour les années à venir sera surtout de trouver une solution au problème d'une alimentation trop sucrée. A cela Camille Crézé répond pour conclure: «C'est dans le domaine de l'information au consommateur et de l'éducation nutritionnelle que nous devons encore faire des progrès.» Pour le futur, c'est donc du sucre qu'il nous reste sur la planche! •

Dylan Jatton

Et vous, vous tournez à quoi?

MICRO-CAFÈTE • Ne serait-on pas tous un peu sujets à des addictions? Qu'est-ce qui peut nous rendre accros et fait-on toujours quelque chose pour s'en défaire? Afin d'avoir un aperçu de ce qu'en pensent les étudiants de l'Unil, nous sommes allées interroger une quarantaine d'étudiants lors d'un mercredi après-midi ensoleillé.

«Si j'arrête le café, j'arrête d'étudier»

A la pause du matin, de midi, de l'après-midi, posé à côté de l'ordinateur, avalé en vitesse ou partagé avec d'autres, en version latte, capuccino ou macchiato, le café est partout et semble faire partie intégrante de la vie quotidienne de la plupart des étudiants. Plus que ça, le précieux breuvage serait indispensable à la poursuite d'une carrière académique.



«Addiction nécessaire», «mesure de survie», «ça fait partie des études»: beaucoup d'étudiants ne se verraient pas fournir le travail que leur demandent leurs études sans ce petit remontant, consommé quotidiennement et même plusieurs fois par jour. Si certains disent essayer d'en boire un peu moins, notamment pour éviter des problèmes d'insomnie, la plupart n'essaie donc nullement d'arrêter; l'insomnie est une arme ô combien salutaire lors des longues soirées à la bibliothèque... •

«C'est pas facile, ça fait longtemps que je galère»

La cigarette demeure une des substances les plus consommées sur le campus. Contrairement aux réponses concernant le café ou le chocolat, les fumeurs interrogés disent pour la plupart ne pas être satisfaits de cette addiction et souhaitent s'en défaire, sans toutefois s'y atteler sérieusement. Certains ont diminué leur consommation, d'autres ont arrêté puis repris. En filigrane de la plupart des réponses de ces fumeurs, la connotation de plus en plus négative de la cigarette en société: «J'ai essayé d'arrêter, mais plus pour plaire aux autres que pour moi, je crois», «j'essaie d'arrêter à cause de l'entourage»... Étonnamment, aucun vapoteur n'a croisé notre chemin: la clope semble donc avoir encore de beaux jours devant elle en terre étudiante. •

Café, cigarette, chocolat et des bricoles

Grand gagnant du sondage, le **café** vient en premier dans la liste des addictions citées par les étudiants.

En deuxième position arrive la **cigarette**, de laquelle bon nombre d'étudiants peinent à se défaire.

Après le café et la clope, c'est le **chocolat** auquel on pense spontanément.

Vient ensuite le **smartphone**, que la plupart des répondants ont d'ailleurs à portée de main lorsqu'on les interroge.

La **nourriture** et le **sucre**, qui englobent en quelque sorte le chocolat, sont aussi souvent mentionnés.

Suivent ensuite certaines autres addictions, citées par quelques personnes seulement: l'**alcool** (toujours évoqué en riant), le **shopping**, la **marijuana**, la **musique**, le **sport**, le **thé**...

Enfin, une part non négligeable des personnes interrogées estime tout simplement n'être addictée à rien. •

Aurélia Babey et Cléa Masserey



«Je le cache, mais ça ne marche pas»

En parcourant les cafétérias de la Banane et de l'Anthropole pour questionner les étudiants, nous nous sommes vite rendu compte que les téléphones portables trouvaient une place de choix sur les tables; mais bien qu'ils soient souvent mentionnés comme addictifs, ils arrivent après le café, la cigarette et le chocolat. Beaucoup se reconnaîtront dans le fameux réflexe du coup d'œil prolongé avant de dormir et du premier geste aveuglant vers son écran le matin. La plupart des «accros» au téléphone ont des stratégies: «Je le cache sous ma trousse, mais ça ne marche pas parce que toutes les cinq minutes je le regarde quand même», nous explique une étudiante. Le laisser dans le sac, enlever le vibreur... Il y a une volonté récurrente de diminuer la consommation, mais qui ne serait pas franchement encouragée par l'entourage. •



Tu reprendras bien un carré

En troisième position des addictions les plus souvent mentionnées arrive le chocolat, évoqué exclusivement par les femmes, tandis que les hommes ont plutôt tendance à parler du sucre.



Ce n'est pourtant pas, dans le cas du chocolat, une addiction considérée comme négative, bien que certains s'essaient à l'abstinence: «J'essaie de m'en défaire, ça fait deux semaines que je n'y ai pas touché» affirme fièrement une étudiante, qui ajoute que ce n'est qu'à court terme, car «ça ne sert à rien d'arrêter définitivement le chocolat, c'est trop bon». Non seulement trop bon pour valoir la peine d'être laissé de côté, le chocolat consommé quotidiennement serait même plutôt sain pour certains: «Je n'essaie pas d'y remédier parce que je pense que le chocolat noir, c'est bon pour la santé.» •

Ces addictions plutôt faciles à vivre

Comme nous avons pu le remarquer, ce n'est pas si facile de dire où s'arrête la passion et où commence l'addiction. Dans la diversité des réponses obtenues reviennent souvent les sports tels que le jogging pratiqué régulièrement, sans lequel certains se sentiraient déprimés, ou encore le yoga avant de s'endormir, nécessaire à une bonne nuit de sommeil. L'addiction à l'autre est revenue plusieurs fois, aux sourires de quelqu'un, aux câlins, aux contacts en général. «Je suis sûr qu'on arrive à rendre quelqu'un addict» suggère un étudiant. L'absence de musique, jouée ou écoutée quotidiennement, créerait également un stress. Enfin, le soleil aurait son importance pour ne pas se sentir en manque de quelque chose. Une étudiante mentionne les produits cosmétiques, une autre les voyages et il y a bien sûr l'indispensable apéro du vendredi après-midi... Des addictions ou de simples plaisirs? •

S'oublier dans l'addiction de l'autre

FAMILLE • L'entourage proche d'un addict endosse souvent un rôle qui finit par le dépasser et le plonger lui-même dans un mal-être dont il peine à ressortir. Pourtant, la codépendance ne reste aujourd'hui que peu connue. Témoignage.

D'ordinaire, l'attention autour de l'addiction se focalise sur la personne qui en souffre. Mais les troubles addictifs, en particulier l'alcoolisme, finissent pourtant par atteindre son entourage proche et à prendre de plus en plus de place dans leur quotidien partagé. La famille de la personne dépendante développe ainsi des comportements, souvent répétés jusqu'à parfois devenir obsessionnels, pour faire face au problème, qui finalement surpasse tout le reste. Dévoués et obnubilés, les proches s'oublient ainsi eux-mêmes. On appelle cela la codépendance.

Impuissance

Alice*, étudiante de 21 ans, découvre l'alcoolisme de son père il y a à peu près cinq ans. Jusque-là, la maladie était restée discrète. Mais très vite, elle s'installe dans

la vie de la jeune femme et prend des proportions immenses. Elle s'immisce même jusque dans sa scolarité et fait chuter ses résultats: «Je ne pensais qu'à ça. J'essayais par tous les moyens de trouver des solutions pour l'aider, et du coup je m'oubliais.»

La maladie prend des proportions immenses

Souvent, se sentant garantes du comportement de leur proche, les personnes codépendantes mettent au point des stratégies pour gérer elles-mêmes son addiction. Alice et sa mère connaissent ses cachettes d'alcool et, régulièrement, vident les bouteilles dès que leur père et mari a le dos tourné.

Mais elles sont rapidement rattrapées par un sentiment d'impuissance, car en général, quand il rentre du travail, il a déjà bu. Cette impuissance frappe Alice de plein fouet: «J'ai passé beaucoup de temps à parler avec lui, à essayer de le comprendre, mais au final, il recommençait à chaque fois.» L'alcoolisme de son père devient un secret de famille, ce qui ne fait que renforcer son déni. Il ne voit pas le problème, et, estimant que cela ne concerne que lui, ne comprend pas en quoi cela peut tant les blesser. Pour leur part, elles ne font que redoubler d'efforts pour l'aider.

La famille responsable?

Mais, dans une société où les liens de famille demeurent des liens sociaux primordiaux, la codépendance n'est encore que peu abordée. En effet, l'idée que les

proches, en particulier les partenaires et les enfants, doivent prendre soin d'un individu malade, reste très répandue et peu discutée. Les membres de la famille eux-mêmes endossent pleinement cette responsabilité, quitte à se faire passer au second plan. «Pendant longtemps, je me disais que si ma mère parlait de la maison, je resterais avec lui, parce que c'est mon père et qu'il faut que je m'occupe de lui.» Aujourd'hui, notamment grâce à une psychothérapie, Alice a pris beaucoup de recul et se permet de penser à elle. Mais elle se sent tout de même incertaine quant à son avenir, irrémédiablement lié à celui de l'alcoolisme de son père. •

Ophélie Schaerer

*prénom d'emprunt

De modèle de séduction à prisonnier du sexe

CULTURE • La capitalisation des conquêtes sexuelles – cliniquement nommée addiction au sexe – est un sujet qui ne cesse de faire jaser. Entre dégoût, honte et fascination, comment cette tendance est-elle représentée dans notre quotidien?

En taxant de péché l'un des besoins les plus naturels qui soit – celui de copuler – la Sainte Eglise a fait du sexe plus qu'un tabou, un acte funeste et répréhensible. Réprimée pendant des siècles de despotisme religieux, cette pulsion bestiale se libère enfin et étale son empire. A tel point que la nudité, désormais présente à chaque coin de rue, ne constitue plus un interdit, mais une norme. Sous cette apparente libération se cache néanmoins une réalité fâcheuse: l'émergence d'une croissante addiction au sexe. Cette récente pathologie suscite l'intérêt d'auteurs variés tels que l'écrivaine Leïla Slimani (*Dans le jardin de l'ogre*, 2016) ou le cinéaste Lars Von Trier (*Nymphomaniac*, 2013). Remontant au mythe du donjuanisme, voyons comment la représentation de héros à la sexualité insatiable a évolué.

Le libertinage comme idéal

Conquistador impétueux, Don Juan est un collectionneur de femmes dont la liste des conquêtes est plus longue que



Le film *Don Juan* d'Alan Crosland (1926)

le bras («mille e tre!» clame son valet Leporello dans l'air de Mozart). Bien que son comportement libertin soit condamnable et le mène à la mort, il a tout de même servi de modèle masculin en matière de séduction pendant des siècles. De Bel-Ami à James Bond, force est de constater qu'un héros qui

réussit est souvent un héros au tableau de chasse bien garni. Parler d'addiction sexuelle dans le cas de Don Juan est complètement anachronique, certes, mais pas impensable. L'Américain Joseph Gordon-Levitt l'a fait dans son adaptation du mythe au cinéma. Son Don Jon 2.0 n'est plus un conquérant amoureux, mais un mec accro au porno. Les séances de branlette remplacent celles de galanterie, et le défilement de l'historique de son ordinateur se substitue à la déclamation de la liste de Leporello. Cynique mais légère, cette comédie porte un regard assez juste sur la «génération porno» que l'essor d'internet et des nouvelles technologies a récemment fait naître.

La honte comme résultat

Moins léger, le film *Shame* (Steve McQueen, 2011) traite également d'hypersexualité, mais de façon plus grave et moralisatrice. Le héros tourmenté mène une vie de souffrance, incapable de se passer de sexe, comme un junkie

de came. Cet appétit insatiable l'empêche de mener une existence normale. Seul dans les corps inconnus qu'il étire à la chaîne, il n'est pas le maître, mais le prisonnier. Ce film mérite l'intérêt dans la mesure où il admet qu'avoir une sexualité débordante n'est pas un idéal masculin à atteindre, et que trop de sexualité peut causer un terrible tourment. Cependant, la lourdeur générale de la mise en scène, son côté accablant, font du héros plus qu'une victime, un martyr. Cette couleur moralisatrice rappelle le discours religieux associant le sexe au Mal. Là où Saint Matthieu exhortait le pécheur adultère à couper sa main car «Il vaut mieux pour toi perdre un de tes membres que de voir tout ton corps jeté en enfer» (5:27-30), McQueen, plus modéré, invite à réfléchir sur le gouffre obscur qu'est la Honte, en même temps qu'il nous y précipite imperceptiblement. •

Léa Severino



Miroir, qui est la plus belle ?

NORMES • Les standards de beauté ont pendant longtemps défini quel type d'apparence était vu comme attirant par la société. Mais il semblerait que ce modèle uniforme soit en cours de diversification.

Le *thigh gap*, l'*ab crack* et le *belly button challenge* : peut-être que ces noms ne vous sont pas familiers, mais ces trois tendances issues des réseaux sociaux sont toutes synonymes d'extrême minceur. Celle-ci est célébrée de par le fait qu'elle est caractéristique du standard de beauté féminin en Occident, au même titre que la couleur de peau. Cette norme, propre à notre époque et à notre culture, est une construction sociale qui définit ce à quoi une femme, ou un homme, devrait ressembler afin d'être attirant. Biologiquement, il n'y a aucune raison qui justifierait un tel comportement. Malgré cela, les canons de beauté ont existé de tout temps, même si ceux-ci ont bien évolué. Dès la Préhistoire, les femmes aux formes généreuses ont constitué l'idéal de beauté, symbole de fertilité et d'aisance financière. Le teint pâle était lui aussi préféré à celui bronzé de ceux qui travaillaient au grand air. Le grand renversement de ces normes a eu lieu au début du XX^e siècle, où la minceur et le teint hâlé sont devenus des signes de bonne santé et d'opulence.

Modèles irréalistes

De l'empoisonnement par des poudres éclaircissantes au bronzage excessif, en passant par l'anorexie et la boulimie, les



normes de beauté ont de tout temps été dangereuses. Les personnes les plus sensibles à ce genre de comportements sont les enfants, comme l'ont prouvé plusieurs études scientifiques. Ainsi, l'adoption de ces normes dès le plus jeune âge a des répercussions conséquentes sur l'image que l'enfant, et plus tard l'adulte, aura de son corps. Malgré cela, de nombreux jouets continuent à promouvoir des standards de beauté irréalistes. Barbie a tout spécialement été sous le feu des critiques pour son

corps aux proportions inhumaines et son *whitewashing* (blanchiment culturel). Et pour cause, les membres si fins de Barbie ne lui permettraient même pas de se tenir debout si elle était faite de chair et d'os ! De plus, la proportion de Barbies caucasiennes dans les magasins reste encore nettement supérieure à celle représentant toute autre ethnie. Mais cette poupée est loin d'être le seul modèle à blâmer pour les attentes irréalistes des enfants. Au quotidien, ils sont exposés aux corps idéalisés des stars de

cinéma et aux publicités photoshopées omniprésentes dans les rues.

Révolution ?

Depuis une année, la mode est à la diversité. Les standards de beauté classiques sont de plus en plus critiqués, et toujours plus nombreux sont ceux qui revendiquent le droit à une apparence libérée des normes dominantes. Ce mouvement est notamment possible grâce aux réseaux sociaux. Des hashtags comme *#naturalhair*, *#loveyourlines* et *#honormycurves* remettent en question cet idéal de beauté féminin blanc et mince. De plus, de nombreuses stars prennent position en publiant des photos d'elles au naturel et en dénonçant les dérives de Photoshop. Les grandes entreprises se mettent aussi à la page et font appel à une plus grande diversité de modèles pour leur publicité, tant au niveau de la corpulence que de l'ethnicité. Mattel a même décidé en 2016 de commercialiser son jouet phare Barbie en plusieurs déclinaisons : *curvy*, *tall* et *petite*, tout en représentant plus d'ethnies que par le passé. Mais une question demeure : cette tendance subsistera-t-elle ou s'agit-il seulement d'une mode, oubliée d'ici un an ? •

Jessica Chautems



CHRONIQUE SATIRIQUE

Quand on sort la Bible du placard

Il y a de quoi faire une crise de foi quand sort de la bouche d'un chrétien converti au crétonisme un «maudits soient ces sodomites de l'enfer qui sont contre nature». Bel exemple de tolérance et d'amour...

Il est toujours agréable de constater l'ouverture d'esprit, la tolérance et l'amour que certains chrétiens entretiennent envers leurs semblables homosexuels, sentant régulièrement le besoin de les maudire sur la Toile. Pourtant, s'ils avaient un peu lu la Bible, ils constateraient assez vite que la meilleure manière d'aimer son prochain est de le laisser en paix. Prenons *1 Corinthiens*, 6, 9-11 : «Ne vous y trompez pas : les gens immoraux [...] pédérastes [...] n'auront pas de place dans le Royaume de Dieu. [...] Mais vous

avez été purifiés [...] vous avez été rendus justes devant Dieu au nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu.»

Pousser notre zèle de petits mortels

Nul besoin de pousser notre zèle de petits mortels jusqu'à vouloir guérir les homosexuels : l'Esprit de Dieu est bien assez compétent pour les purifier tout seul. Plutôt que de vouloir

prendre sa place, restons à la nôtre, et interrogeons-nous sur l'origine du «mal», la folie. Il est écrit dans *Romains*, 1, 22-27, que «[Les hommes] se prétendent sages mais ils sont fous. [...] C'est pourquoi Dieu les a abandonnés à des passions honteuses. [...] Les hommes abandonnent les relations naturelles avec la femme et brûlent de désir les uns pour les autres.» L'existence des «pédérastes» est donc une manifestation directe de l'abandon de Dieu qui, face à la bêtise du genre humain, a préféré partir un jour (sans retour : la

présence d'homosexuels aujourd'hui encore prouve que nous ne sommes toujours pas assez sages pour que Dieu se soucie de nous... ou alors que Dieu est mort entre temps). L'humanité ferait donc mieux de s'occuper d'elle-même, en laissant les «sodomites» tranquilles. Ce ne sera que lorsqu'elle se sera assagie que Dieu reviendra (ou pas). Le chemin à parcourir sera long, ardu, nécessaire néanmoins. Mais, comme on dit, aidons-nous et le Ciel nous aidera ! •

Jérémy Berthoud

Devoir de mémoire: retour vers le futur

HÉRITAGE • Le devoir de mémoire joue un rôle charnière entre passé, présent et futur. Rempart indispensable contre les manipulations de l'Histoire, il est nécessaire de l'entretenir, notamment en attirant le regard des jeunes générations sur les événements historiques afin de les questionner et ainsi de mieux construire l'avenir.

Smile, jump, pose: bingo, un joli cliché sur le Mémorial de la Shoah, et en photo de profil s'il vous plaît! *Yolocaust* n'aurait pas manqué de photoshopper votre chef-d'œuvre afin de vous rappeler que vous piétinez des morts, et qui en ont eu pour leur compte niveau bafouage de dignité. Or, devoir recourir au trash pour réveiller les consciences ne signifierait-il pas que, comme le craignait Primo Levi, les événements historiques marquants finissent par sembler anachroniques aux jeunes générations?

Une nécessité sociétale

Yolocaust, projet lancé par Shahak Shapira, ne cherche pas tant à ridiculiser les auteurs – probablement plus insouciants que volontairement bêtes – de telles photos qu'à pointer du doigt l'absurdité et l'irrespect dont font preuve de plus en plus de personnes envers les lieux de souvenir, pourtant porte-paroles d'événements historiques lourds de sens. La dénonciation de l'artiste

satirique israëlo-allemand prend une toute autre dimension lorsque l'on sait que d'anciens camps de concentration et complexes nazis sont transformés en luxueux lieux de vacances. Tandis que les promoteurs avancent la nécessité de tourner la page, les proches des victimes et les militants de l'enseignement de la Shoah crient au scandale. Gommer ainsi le passé c'est commettre un «crime contre l'Histoire, contre les victimes qui y ont péri» et nier que «ce qui a été s'est passé et fait partie de notre patrimoine génétique de société humaine», soutient Francis Maître, professeur d'histoire au Collège Rousseau, à Genève. Or, il ne s'agit pas là de porter fatalement le fardeau des erreurs commises par nos prédécesseurs, mais bien de reconnaître que «la société doit considérer le devoir de mémoire comme une base indispensable à sa stabilité et à sa pérennité», continue l'enseignant. Accepter la responsabilité collective de ne pas oublier pour ne pas rejouer le passé, c'est donc

s'interroger en permanence sur celui-ci, le remettre en question et l'examiner de différents points de vue. Si vous vous demandiez encore pourquoi on vous impose des cours d'histoire, vous avez trouvé la réponse!

Le passé sur scène d'actualité

Tous les acteurs sociaux ne font pas preuve du même souci que les historiens pour la connaissance empirique et critique de l'Histoire. Garante d'une légitimité scientifique, cette dernière se retrouve souvent instrumentalisée à des fins politiques, et l'on voit le passé resurgir au gré et à la sauce de chacun. Ainsi, en pleine crise migratoire, Marine Le Pen s'offre le luxe d'une référence historique sur France Inter: «Chacun a de bonnes raisons de fuir la guerre, mais il y en a aussi qui combattent. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il y avait sûrement énormément de Français, croyez-moi, qui avaient de bonnes raisons de fuir les Allemands. Et pourtant, ils sont

allés se battre contre les Allemands.» D'une pierre deux coups, son message a le mérite de passer comme une lettre à la poste: rentrez chez vous, donnez votre vie pour votre pays et laissez-nous entre vaillants patriotes! Et dire qu'une simple lecture de *L'étrange défaite* de Marc Bloch lui aurait évité une telle élucubration...

Histoire (re)visitée

Si les différents livres et films sur les événements historiques marquants continuent de jouer les médiateurs entre le passé et le présent pour le large public – avec une portée plus ou moins réaliste, c'est selon –, le tourisme mémoriel rencontre de plus en plus de succès, notamment auprès des jeunes. En effet, innombrables sont ceux qui allient dégustations de bières et visites de sites tels que le musée *Topographie des Terrors* ou le camp de Sachsenhausen. Pratiques controversées, certes, car bon nombre de lieux mémoriels ont été élaborés longtemps après les événements qu'ils entendent rappeler. Il faut donc garder à l'esprit «qu'ils n'illustrent le plus souvent pas l'Histoire, mais une certaine vision ou version de l'histoire dépendante du moment de leur élaboration», avertit Francis Maître. Dans un souci d'accessibilité pour le grand public, constitué de plus en plus de visiteurs qui n'ont pas de lien direct avec la tragédie évoquée, une telle construction historique n'échappe pas à la vulgarisation, avec au bout le risque d'une simplification à outrance. Francis Maître préconise donc que ces sites de mémoire soient «abordés selon les différentes strates historiques qui les ont fait exister: les faits historiques, le contexte dans lequel ils sont devenus des lieux mémoriels et le regard critique qu'un jeune d'aujourd'hui doit porter sur ces deux strates». Mais osons regarder ce désir de visite du passé comme une initiative éclairée, car elle permet peut-être la rencontre dans les consciences humaines du travail de mémoire avec le devoir de faire. Faire à l'avenir de l'Histoire une histoire plus belle à raconter. •



Y a quelqu'un ?

ASTROPHYSIQUE • La récente découverte d'exoplanètes dans le système Trappist-1 a rapidement ravivé les fantasmes les plus fous. Ne serions-nous pas seuls dans l'univers? Peut-être, mais ce n'est pas demain que l'on tapera la cassettes à E.T.

Le 22 février dernier, la revue *Nature* faisait part de la découverte de quatre nouvelles exoplanètes (planètes situées en dehors du système solaire) gravitant autour de l'étoile Trappist-1a, située à une quarantaine d'années-lumière de la Terre. Pour détecter ces astres, les scientifiques ont utilisé une technique bien particulière, appelée «méthode des transits». Celle-ci consiste à braquer un télescope sur une petite étoile déjà répertoriée pour repérer d'éventuelles exoplanètes passant devant elle. «On ne les voit pas directement, on peut seulement observer une ombre qui cache une partie de l'étoile», explique Michaël Gillon, l'astrophysicien ayant coordonné la découverte. A partir de la taille et de la trajectoire de cette ombre, il est possible de déterminer la masse, la taille et même la composition atmosphérique de l'exoplanète. Le système Trappist-1 est particulièrement intéressant en raison du faible temps que mettent les astres à parcourir leur orbite, permettant ainsi de multiplier les observations et de les étudier en détail.

Vie potentielle

Ainsi, il a été rapidement possible de déterminer les caractéristiques principales de ces exoplanètes, et trois d'entre elles seraient susceptibles d'abriter la vie. En effet, celles-ci se situant dans la «zone habitable», ni trop près ni trop loin de leur étoile, elles pourraient contenir de l'eau liquide, élément indispensable à la vie telle que nous la connaissons.

Trois planètes susceptibles d'abriter la vie

Cependant, la présence d'eau ne signifie pas automatiquement l'existence d'une quelconque forme de vie. L'idée est d'étudier l'atmosphère de ces exoplanètes pour y trouver des traces qui signaleraient la présence de vie, comme une production constante d'oxygène. A terme, l'objectif est d'examiner un maximum de



ces planètes habitables pour en déterminer la fréquence de la vie dans l'univers. Trappist-1 a aussi été examiné par SETI (Search for Extraterrestrial Intelligence), programme visant à détecter les signaux émis par une hypothétique intelligence extraterrestre sur les planètes proches de la Terre: rien n'a été repéré. Au-delà des aspects biologiques, le facteur temporel est également à prendre en compte: même dans le cas où les critères physiques (eau liquide, atmosphère) seraient remplis pour permettre la vie sur ces planètes, celle-ci pourrait avoir disparu depuis longtemps, ou au contraire ne pas encore être apparue. Elle pourrait aussi s'être développée sous une forme que nous ne qualifions pas d'«intelligente». Comme l'explique Michaël Gillon, «on ne comprend pas bien à quel point l'intelligence est forcément un des sous-produits de l'évolution». Pour l'heure, la présence de vie technologique sur ces planètes reste donc, à son avis, «de la science-fiction».

Dialogue de sourds

Même dans l'hypothèse où une forme de vie intelligente existerait actuellement sur ces exoplanètes fraîchement découvertes, la communication avec leurs habitants resterait difficilement réalisable. Les programmes de recherche tels que SETI reposent en effet sur un ensemble de suppositions a priori peu

probables, à savoir que des extraterrestres existent sur ces étoiles, qu'ils nous ont trouvés, et qu'ils essaient inlassablement de communiquer avec nous, envoyant des émissions très fortes capables de traverser la distance séparant nos planètes. Or, comme le rappelle l'astrophysicien, «peut-être que la vie intelligente est fréquente dans la galaxie, mais qu'elle ne passe pas son temps à essayer de communiquer avec la Terre». Le temps qu'un message radio mettrait pour parvenir à ces hypothétiques extraterrestres n'est pas non plus à négliger: quarante ans, puisque Trappist-1 se trouve à quarante années-lumière de la Terre. En bref, si excitantes que soient ces découvertes réalisées autour de l'étoile Trappist-1a, un sensationnel échange avec des aliens reste pour l'heure un doux fantôme. •

Aurélia Babey et Antoine Schaub

Interview complète sur auditoire.ch/238



Sans embûche

«En tout cas, je touche du bois», dit une personne en posant sa main sur la table en chêne devant elle. Action commune, mais quelle est sa véritable signification?

A l'approche des divers rendus de la fin du semestre et des multiples examens, chaque étudiant a sa méthode pour mettre toutes les chances de son côté: réviser, prier, espérer, et surtout toucher du bois! En effet, que l'on soit superstitieux ou non, tout un chacun a déjà entendu cette expression vieille comme le monde, censée apporter le succès à qui la prononce. Or connaissons-nous vraiment son origine et sa signification initiale? Le bois ne date pas d'hier, et cette expression arboricole non plus! Et pour cause, son origine remonterait à l'Antiquité et aux pratiques des adeptes du zoroastrisme, religion qui place le feu au centre des symboles du divin. Ainsi, «toucher du bois» reviendrait à se placer sous la protection d'Atar, génie dudit feu. Celui-ci se chargerait alors de repousser le mal qui pourrait s'approcher de la personne l'ayant imploré. Toutefois, cette antique facette de l'histoire reste controversée, et l'on privilégie généralement une origine médiévale à cette expression désormais commune. La genèse de cette dernière serait alors liée aux chrétiens qui, en «touchant du bois», feraient référence au matériau de la croix sur laquelle le Christ fut sacrifié, se plaçant ainsi sous sa protection divine. Création zoroastrienne ou chrétienne, la question reste ouverte. En revanche, ce qui est sûr est que cette expression n'est pas à employer à la légère. En effet, la règle veut que n'importe quel être désirant conjurer le mauvais sort ou s'attirer le succès en «touchant du bois» doit non seulement l'énoncer, mais également toucher réellement un élément de ce matériau, et cela dans les plus brefs délais. Si l'expression est énoncée mais que le bois n'est pas touché, gare aux conséquences: Atar et le Christ risquent de ne pas se sentir concernés, et c'est l'effet inverse de celui qui était recherché qui risque de se produire sur l'énonciateur... •

Lauréane Badoux



Unilive, 5^e du nom

ÉVÉNEMENTIEL • Le festival emblématique de Dorigny revient le 4 mai 2017 pour une 5^e édition qui s'annonce haute en couleurs. Petit bilan et tour d'horizon des nouveautés à venir avec Charlotte Besse, vice-présidente et responsable logistique.

Depuis ses débuts en 2013, Unilive a su progressivement s'imposer en tant qu'acteur culturel majeur du campus lausannois. Souvent comparé à l'EPFLien Balélec, Unilive se démarque par une programmation mettant les groupes locaux en avant et surtout, par sa gratuité, à laquelle l'équipe dirigeante tient énormément. La FAE ne s'y est pas trompée et soutient le festival dès ses débuts. Derrière l'événement lui-même, il y a tout d'abord une association, composée d'étudiant-e-s passionné-e-s qui œuvrent toute l'année en coulisses en parallèle de leurs études. Mais alors, comment passe-t-on d'un projet un peu ambitieux – un festival gratuit sur le campus de l'Unil – à un

événement attendu avec impatience et fréquenté par des milliers d'étudiant-e-s? Et au fait, ça représente quoi, concrètement, de devoir gérer l'organisation d'un festival comme Unilive? Que faut-il attendre pour les prochaines éditions, notamment au vu des transformations et de l'évolution prévues sur le campus? Petit point avec Charlotte Besse, étudiante en HEC, vice-présidente et responsable logistique.

Quel bilan tirez-vous de ces années d'existence?

Un bilan positif! Les fondateurs et anciens d'Unilive ont laissé des bases solides pour travailler. On pense notamment à la collaboration qui est en place

avec les différents secteurs de l'Unil, mais aussi avec toutes les associations représentatives des étudiants, Zelig, *L'auditoire* et la FAE. On est très heureux de voir toujours plus de public pour le festival, mais aussi pour les événements que l'on organise pendant l'année, comme le Tremplin ou la Before, où on voit toujours plus de monde y assister.

Le festival a noté une forte croissance entre 2015 et 2016. Qu'en est-il des prévisions pour 2017?

Encore plus de monde, on l'espère! Il est vrai que le festival a connu un succès exponentiel depuis le début de son existence et nous souhaitons évidemment que cette réussite continue, bien qu'elle amène de nombreux nouveaux défis.

Une nouveauté en 2016 était l'ajout d'une scène. Quid de 2017? D'autres nouveautés sont-elles prévues?

La volonté de cette édition 2017 était de solidifier ce que l'on avait jusqu'à maintenant. Depuis le début du festival, nous n'avons cessé de grandir, et le comité souhaitait avant tout consolider ce que nous avons acquis jusqu'à aujourd'hui avant de se lancer dans une nouvelle expansion du site. Quelques nouveautés tout de même cette année: plus de place vers la scène electro (on s'agrandit quand même un peu!), une *after* au D! gratuite pour les étudiants, et un stand *merchandising* complètement repensé.

Unilive passe le cap des cinq ans. Comment voyez-vous les cinq prochaines années?

On est à un tournant dans notre évolution. On a passé le stade du rassemblement musical d'après-cours pour aller vers une manifestation avec des milliers de gens. L'important pour ces cinq prochaines années est de garder en tête les valeurs de base du festival, à savoir sa gratuité et ainsi construire et travailler autour de plusieurs thématiques, telles que la capacité d'accueil du site, la sécurité, etc.

Si, pour les étudiant-e-s, il s'agit d'un moment festif, pour les organisateurs, c'est surtout beaucoup de travail. Quels sont les principaux défis que vous devez relever?

Cette année, nous avons beaucoup travaillé à l'amélioration de la qualité du site. Notamment au niveau des déchets et des bouteilles en verre, ce qui pose un problème pour la sécurité. Pour toute l'équipe, cela représente beaucoup de travail, et organiser son temps entre les études et l'organisation est un grand défi pour tous les membres du comité. Le soir du festival, c'est également un moment intense pour nous tous où il s'agit d'être actifs, de gérer les différentes tâches et problèmes inattendus et surtout de gérer la fatigue! •

Olia Marincek



Malik Boukhechina



Malik Boukhechina



Vers un libre accès au savoir

RECHERCHE • Situés d'un bout à l'autre de la chaîne de production des articles académiques, les éditeurs scientifiques exercent un poids important sur la recherche. L'émergence de l'*open access*, ou libre accès aux publications des chercheurs, témoigne de la volonté grandissante de contourner leur monopole.

La course effrénée à la publication qui se livre dans les milieux académiques fait la part belle aux éditeurs scientifiques tels qu'Elsevier, Springer/Nature, Wiley Blackwell's ou Taylor&Francis, qui possèdent ensemble 40% des revues scientifiques publiées dans le monde.

Les éditeurs revendent les abonnements à prix d'or

Les chercheurs, désireux de publier dans des revues prestigieuses, leur cèdent en effet les droits de leurs recherches. Les éditeurs s'assurent ainsi de confortables prébendes en revendant ensuite à prix d'or les abonnements de ces revues aux universités: en 2015, les hautes écoles suisses auraient déboursé 70 millions de francs pour leur accès aux revues scientifiques, selon un rapport du Fonds national suisse (FNS). Les prix des abonnements ont de plus augmenté de manière constante ces dernières années, par exemple de 50% en Grande-Bretagne entre 2010 et 2014.

Open access, nouvelle stratégie

En réaction à cette situation de cartel, l'alternative de l'accès gratuit aux publications scientifiques, ou *open access*, a pris de l'ampleur. Deux types d'*open access* sont généralement distingués: le *green open access*, qui consiste en l'archivage par les chercheurs eux-mêmes de leurs articles sur des serveurs ouverts (institutionnels par exemple) et le *golden road open access*, où la publication se fait à travers une revue scientifique traditionnelle, celle-ci garantissant l'accès gratuit du public à l'article contre des frais de publication, à la charge du chercheur ou de son université – jusqu'à 4'000 euros pour un article chez Elsevier. En Suisse, le FNS et swissuniversities, le Consortium des recteurs des hautes écoles suisses, ont décrété que toute recherche produite dans une haute école suisse devait être publiée en *open access* d'ici 2024. Dans son communiqué du

1^{er} février, swissuniversities affirme que «les résultats financés par des fonds publics sont un bien public qui ne peut être pleinement exploité que si chacun y a librement accès, sans restrictions».

Un système bien rodé

Dans la même veine, Martin Vetterli, le nouveau président de l'EPFL et ancien directeur du FNS, déclarait en décembre dernier que les «chercheurs doivent reprendre le contrôle sur la chaîne de publication». Cependant, plus encore que leurs résistances, briser le monopole des éditeurs scientifiques se révèle un enjeu complexe. «Le système actuel

publiés dans une revue prestigieuse. Pour recevoir des fonds de recherche, obtenir une chaire ou décrocher une place dans un laboratoire, la renommée d'un scientifique s'appuie en grande partie sur sa visibilité, et donc sur le nombre d'articles qu'il a publiés. Ainsi, «c'est tout le système qu'il faut reconstruire si on veut réellement être indépendant», relève François Bussy, qui reconnaît que les universités ont un rôle à jouer, par exemple en ne recrutant pas uniquement les professeurs selon leurs données bibliométriques, mais également en prenant en compte leur engagement académique ou la qualité de leur enseignement.

plafonds aux abonnements ou pour réduire la période d'exclusivité que les éditeurs ont sur la publication des recherches.

Nouveaux modes de publication

Les initiatives émergent pour publier en libre accès des articles sans que les éditeurs scientifiques jouent le rôle d'intermédiaire, le travail d'édition étant effectué par les universités ou les chercheurs eux-mêmes. ArXiv était au départ un serveur institutionnel de l'Université de Cornell, aux Etats-Unis, qui permettait de mettre en ligne un article de physique avant sa publication: il reçoit désormais 300 contributions quotidiennes faisant l'objet de discussions et de revues informelles par les pairs.

Une science ouverte pour une diffusion rapide de la connaissance

Une volonté plus large de ne privatiser ni les publications scientifiques, ni les données, ni la recherche existe. La Fondation suisse FORs, basée au Géopolis, met à disposition, librement et gratuitement, des données issues de recherches en sciences sociales. «Le chercheur n'utilise en général qu'une petite partie de ses données, dont un énorme potentiel reste à exploiter. Pour faire avancer la recherche, il est important de partager et de mettre ces données à disposition de l'ensemble de la communauté scientifique», relève Alexandra Stam, attachée au service de l'archivage des données de FORs. La vision d'une science ouverte est celle d'une diffusion plus rapide des connaissances, tant pour les chercheurs que pour la société civile – celle-là même qui finance la recherche. •



de publication des recherches scientifiques se situe à la croisée de plusieurs problématiques du monde académique», atteste François Bussy, vice-recteur à la recherche et aux relations internationales de l'Unil. Si les chercheurs acceptent de céder les droits de leurs recherches aux éditeurs scientifiques, c'est parce que le système d'évaluation des performances, dans le monde académique, fonctionne selon les indicateurs bibliométriques, soit selon le nombre d'articles qu'un chercheur a

Une coordination nationale

La stratégie *open access* figure en bonne place des objectifs de recherche de l'Unil dans son plan d'intention 2017-2021, par exemple avec le dépôt désormais obligatoire des articles produits par les chercheurs de l'Unil sur le serveur institutionnel. Quant à l'objectif de la publication en *open access* dans des revues scientifiques, une démarche de coordination nationale tente de faire le poids face aux grands éditeurs internationaux, notamment pour négocier des

Elodie Müller

En toute sûreté

SÉCURITÉ • Malgré une diminution générale des vols et des incivilités sur le campus, les agents de sûreté de l'Unisep sont fortement sollicités depuis leur mise en place en janvier 2015. Leur présence sur le terrain fait office de prévention.

Laisser ses affaires personnelles sans surveillance, même rien que deux minutes, dans une salle de cours ou à la bibliothèque, peut avoir de fâcheuses conséquences. En effet, les vols commis sur le campus sont une problématique bien réelle, avec pour principaux lieux à risque l'Amphimax, le Biophore et la Banane. «Probablement à cause de la facilité d'accès de ces points de passage et d'une certaine visibilité depuis l'extérieur due aux baies vitrées», explique Floriane Lavanchy, adjointe du chef du groupe Sûreté de l'Unisep. Les agents d'encadrement et de prévention (AEP), au nombre de cinq sur le terrain et coordonnés par une cheffe d'équipe, œuvrent depuis janvier 2015 sur le campus. Les AEP s'occupent principalement du contrôle des parkings et de la

surveillance générale du site, mais il arrive qu'ils soient également confrontés à des problèmes plus graves, nécessitant des premiers secours, généralement pour des accidents de sport ou des malaises lors des périodes d'examen.

Des infractions en baisse

Malgré les sept à huit interventions quotidiennes, toutes raisons confondues, le groupe Sûreté constate une nette diminution des infractions en 2015 par rapport à 2014. Les dommages à la propriété (incivilité, dégradation de matériel, etc.) ont diminué de moitié, soit de dix cas au lieu de vingt. Il en va de même pour les vols de vélos et les vols par effraction, dont l'amenuisement de cas recensés est comparable. En ce qui concerne les

ordinateurs (environ quinze) et les portemonnaies (environ dix), les chiffres restent stables entre 2015 et 2016, à l'exception des vols de téléphones qui, eux, sont en nette baisse. «Il est vrai que la présence de nos agents sur le terrain contribue largement à cette diminution», se félicite Jérôme Jourdan, chef du groupe Sûreté.

La présence comme prévention

L'équipe Sûreté marque une simple présence afin d'être au plus proche de la population estudiantine et de dissuader les éventuels malfrats. Ces derniers posent davantage de problèmes lors de grandes manifestations, comme le Forum Horizon. Cependant, toute victime d'un quelconque préjudice est invitée à avertir l'Unisep (bureau 2243 à

Géopolis), afin de trouver une première aide et déposer plainte auprès de la police si besoin est.

Davantage de problèmes lors de grandes manifestations

De plus, il existe plusieurs numéros d'urgence: le 115 depuis les téléphones fixes éparpillés sur le campus ou par mobile au 021 692 20 00. Mais pour éviter de voir ses affaires se volatiliser, la méthode la plus efficace reste de toujours emporter ses valeurs avec soi lorsque l'on quitte un lieu. •

Lucas Brühwiler

Contre-perforMANce estudiantine

ÉCHEC ACADÉMIQUE • Les étudiants en difficulté à la fin du premier semestre de bachelor de l'EPFL suivent un nouveau programme de mise à niveau (MAN) sur le semestre de printemps. Le but: revoir les bases afin de véritablement reprendre pied.

Depuis le début de ce semestre, le Batochime se voit pris d'assaut par des étudiants de l'EPFL. Cette population se compose de premières années qui, après avoir échoué leur grand bloc au semestre d'hiver passé, ont été redirigés vers un tout nouveau programme obligatoire de l'EPFL: la MAN (mise à niveau). Ces étudiants doivent suivre ce cours intensif de branches polytechniques de base, afin de consolider leurs acquis avant d'entreprendre un redoublement en première année. Selon Pierre-André Besse, adjoint au vice-président pour l'éducation, le développement de ce nouveau système est parti de deux constats. Tout d'abord, le taux d'étudiants qui réussissaient leur première année après avoir obtenu une moyenne de moins de 3.5 au premier bloc du semestre d'hiver était de moins de 1%. Ensuite, le CMS (cours de mathématiques spéciales), proposé par l'EPFL pour préparer les étudiants avant leur entrée en première année, avait un taux de succès de 75%. A partir de là, l'idée a donc été de rediriger les étudiants



qui obtiennent moins de 3.5 de moyenne au grand bloc du premier semestre vers un cours donné sur la même base que le CMS, pendant un semestre à plein temps.

Une mesure radicale

Du côté des étudiants, les avis sont moins optimistes. Certains regrettent de ne pas avoir la possibilité de continuer les cours spécifiques à leur section, à l'image de Rodolphine*, étudiante à la

MAN: «J'aurais bien aimé pouvoir continuer le petit bloc au deuxième semestre pour avoir un semestre de printemps plus tranquille l'année prochaine, ce qui m'aurait permis de vraiment me concentrer sur la matière du grand bloc, afin de mettre plus de chances de mon côté et finir avec une meilleure moyenne.» Il faut dire que les conditions en cas d'échec de la MAN sont radicales: si l'étudiant n'obtient pas la moyenne de 4, cela entraîne un échec définitif, sans possibilité de continuer ses études à l'EPFL.

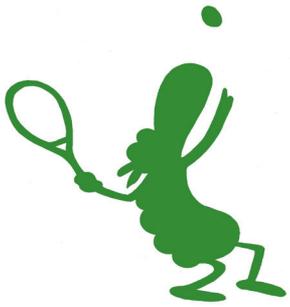
La Direction manque de clarté

Selon Pierre-André Besse, c'est aussi un moyen de rediriger plus rapidement certains étudiants vers des HES: «Historiquement, il y a eu beaucoup de cas d'étudiants en situation de double échec après deux ans à l'EPFL et souvent, cela survient parce que les bases ne sont pas acquises. Une bonne partie de ces étudiants vont dans des HES, qui

demandent au minimum six mois de stage professionnel pratique. La MAN constituerait pour eux un moyen d'éviter de perdre ces années.» Pourtant, sur la question d'un changement d'école, la Direction manque de clarté, selon Jean-Eudes*: «On ne sait toujours pas si un échec/abandon à la MAN est considéré comme un double échec dans les autres universités, même si on veut partir en Lettres. Du coup certains doivent suivre ce cours pour éviter les surprises, même s'ils n'en ont pas envie.» Finalement, sur la MAN, les avis de la plupart des étudiants se rejoignent. L'idée n'est pas mauvaise en soi, mais le fait de reprendre les bases depuis le début pèse globalement sur le moral et la motivation à travailler. Dans cette première cuvée de MAN, certains se sentent un peu comme des cobayes, et auraient préféré un système mieux développé avant qu'il soit mis en place. •

Ainhoa Ibarrola

*prénoms d'emprunt



Un essor difficile

JEUX VIDÉO • Le phénomène de l'e-sport ne cesse de croître. Son potentiel lucratif commence à intéresser de grands investisseurs, mais son bon développement dépend grandement du soutien que l'Etat lui fournit. Qu'en est-il en Suisse?

Le public est en folie, les cris des commentateurs résonnent dans le stade, l'ambiance est à son comble: on croirait véritablement assister à un match de football. Et pourtant, ce ne sont pas des footballeurs que la foule acclame, mais des joueurs professionnels de jeux vidéo. L'e-sport connaît depuis quelques années un véritable essor. Il attire de plus en plus de spectateurs, de joueurs souhaitant en faire leur profession, mais aussi de sponsors venant de tous secteurs. Ces compétitions d'un genre nouveau détiennent assurément un potentiel économique attrayant.

Un métier d'avenir

En Corée du Sud, les joueurs professionnels sont des stars nationales. En Amérique, ils sont reconnus comme des athlètes. Ce n'est qu'en Europe que le statut de ces professionnels n'est pas clairement défini, même si l'e-sport y constitue bel et bien un objet d'intérêt pour certains Etats. La France, par exemple, accorde une attention particulière à ce phénomène. Les tournois sont soutenus par les pouvoirs publics, et les autorités ont pour projet d'attribuer une légitimité aux compétitions e-sportives en leur accordant le statut de véritables événements sportifs. Celui-ci paraît de plus en plus légitime, certains clubs de sport traditionnels ayant eux aussi décidé d'investir dans le sport virtuel. C'est le cas notamment du Paris Saint-Germain, qui a créé une section e-sport en fin d'année 2016. Cet intérêt de la part des clubs de sport traditionnels et du gouvernement français montre que non seulement le potentiel économique de cette discipline est effectivement attractif, mais aussi qu'il est désormais sensé de vouloir se lancer dans une carrière de joueur professionnel. Des écoles d'e-sport ont ouvert leurs portes et proposent des formations aussi complètes que variées. Ces formations ont aussi été intégrées dans certains cursus



Le Paris Saint-Germain a désormais une section e-sport.

scolaires et universitaires, comme dans le lycée d'Arlanda en Suède. Néanmoins, elles ne sont pas encore disponibles en Suisse romande, mais «des cours liés à l'e-sport seront bientôt disponibles à Genève», indique Yann Beaud, membre du comité de la PolyLAN, un événement e-sportif semestriel organisé par l'EPFL.

La Suisse en retard?

L'essor de l'e-sport est difficilement observable en Suisse, alors que s'y déroule un certain nombre de tournois et que plusieurs acteurs se battent pour promouvoir son bon développement. Les sponsors ont pour l'instant de la peine à reconnaître le potentiel qui se cache derrière: «Il est encore compliqué de faire comprendre aux sponsors l'utilité d'investir dans l'e-sport. Cependant, via des associations comme la Swiss Association for eSports and Gaming, nous essayons d'améliorer cette image et de faciliter la recherche de soutiens financiers», explique Yann Beaud. De plus, l'Etat ne fait pas grand-chose pour contribuer à son développement: «La seule chose qui a été faite récemment d'un point de vue étatique est à Genève, où la fédération cantonale va bientôt être reconnue par le canton.» La

Swiss E-Sports Federation, dont PolyLAN fait partie, essaye de faire avancer les choses au niveau fédéral, mais pour le moment rien ne bouge. «Nous en sommes même à une situation inverse, contrairement à la France, car nous devons payer des taxes sur les entrées, les athlètes ne peuvent pas profiter des facilités pour les visas lors des tournois internationaux», ajoute-t-il.

Autant de préparation que pour les compétitions traditionnelles

Le développement difficile de l'e-sport en Suisse pourrait s'expliquer par l'image ludique ou péjorative que l'on associe aux jeux vidéo. Le caractère sérieux de la compétition est souvent ignoré, alors que les tournois e-sportifs requièrent autant de préparation, d'entraînement et de travail sur soi-même que des compétitions de sport traditionnel. Changer cette image permettrait donc à la Suisse de ne pas passer à côté de ce phénomène en expansion. •

Suzanne Badan

Les règles du jeu

L'impact des règles sur la performance des sportives est peu abordé dans le monde du sport.

Une fois par mois, la plupart des sportives saignent. Sujet encore très tabou, les menstruations de ces athlètes de haut niveau ont pourtant un impact considérable sur leur performance. Il y a plus d'une année, aux Jeux Olympiques de Rio, la nageuse chinoise Fu Yuanhui déclarait: «Je n'ai pas nagé assez bien cette fois-ci. C'est parce que j'ai mes règles depuis hier, donc je me sens particulièrement fatiguée.» Cette déclaration a été saluée sur les réseaux sociaux et beaucoup ont admiré la franchise de la nageuse. Pourtant, les menstruations font partie de la vie de la plupart des femmes, qu'elles soient athlètes ou non. Sur l'ensemble de sa vie, une femme a ses règles pendant environ six ans et demi, ce qui est loin d'être anodin. Le *period shaming* (la honte des règles) est encore très virulent, tout spécialement dans le monde du sport. Cela entraîne une méconnaissance sévère de ce phénomène, si naturel soit-il. En effet, ce n'est pas le saignement en soi qui a le plus grand impact sur la performance des sportives lors des compétitions, les douleurs étant atténuées par l'adrénaline, mais bien le syndrome prémenstruel (SPM). Celui-ci intervient une à deux semaines avant le début des règles, et les symptômes peuvent aller de la grande fatigue au mal de tête, en passant par l'irritabilité et la déprime. Selon une étude réalisée en 2008, 64% des sportives interrogées ont reconnu que le SPM avait un impact négatif sur leur performance. En plus des symptômes physiques, elles doivent aussi faire face à la gêne de devoir dissimuler le fait qu'elles ont leurs règles. Une judoka ne peut se permettre d'avoir une tâche rouge à l'entrejambe de son judogi immaculé, tout comme une nageuse doit éviter que la ficelle de son tampon ne dépasse de son maillot. Cette stigmatisation des règles a donc des conséquences importantes pour ces athlètes, et il est temps que tout le monde en prenne conscience. •

Jessica Chautems

Une grosse bête sur le campus

Dans une petite ville de province, la peur se répand. Tous les habitants craignent d'attraper la «rhinocérite», une maladie qui transforme en l'animal à cornes. Telle est la trame de la pièce *Rhinocéros*, écrite par Eugène Ionesco en 1959 et emblème du théâtre de l'absurde. Souvent considérée comme métaphore de la montée du totalitarisme à l'orée de la Seconde Guerre mondiale, *Rhinocéros* est présentée par les Polyssons, la troupe de théâtre de l'EPFL.



Le 27 avril à la Grange de Dorigny, du 29 avril au 3 mai à la Salle Polyvalente de l'EPFL et le 27 mai au Théâtre de la Poudrière.

NAG Night

La Nuit des Artistes de Gymnases met à l'honneur les meilleurs talents en matière d'arts de la scène des gymnasiens vaudois, toute voie et filière confondues. Théâtre, musique, danse, magie, poésie, humour, slam, arts du cirque, tout projet est bienvenu, du moment qu'il s'avère à même de captiver le public. Une première sélection a été effectuée en mars par un jury constitué de personnalités du monde de la culture romande; la quinzaine d'artistes choisis se produira le 6 mai prochain au Théâtre de Beausobre. A l'issue de la soirée, trois prix seront décernés selon des critères d'originalité, de musicalité et de maturité artistique. Soyons nombreux à aller encourager la relève artistique de la région en cette occasion qui marquera peut-être pour certains des participants le début d'une carrière artistique prometteuse.

Le 6 mai au Théâtre de Beausobre, Morges

Etudiants sur les planches

La 10^e édition du traditionnel festival des cultures universitaires Féculé aura lieu à la Grange de Dorigny du 24 avril au 6 mai. A cette occasion, des projets artistiques en tout genre seront montrés: tragédies, comédies, spectacle improvisé, ciné-concert, comédie musicale, spectacles en anglais et en italien (surtitrés), il y en aura pour tous les goûts. Sans oublier la boum officielle du 29 avril, où artistes et spectateurs pourront interagir et se déhancher sur fond de musiques *nineties*. L'association de vidéo ludique Pixels présentera également une exposition interactive sur les dimensions artistique, politique et socioculturelle des jeux vidéo. Et tout ceci pour la modique somme de 5 frs par événement.

Du 24 avril au 6 mai à la Grange de Dorigny

Ondes universitaires

Une fois par an, pendant trente jours, Fréquence Banane, la radio des étudiants de l'Unil, de l'EPFL et de l'UNIGE, habituellement diffusée en DAB+, est diffusée en FM! Cela signifie qu'on peut capter les ondes universitaires depuis n'importe quel poste de radio dans les cantons de Genève et Lausanne. Cette année, le «mois FM» dure du 28 mars au 27 avril (fréquence 90.4 pour Lausanne, 101.7 pour Genève). Musique, actualité, culture, sport, humour, vie du campus: le programme éclectique de la radio s'enrichit encore à cette occasion, avec des émissions plus longues et des audacieux défis comme celui, tenu récemment, de faire 24h d'émission non-stop. Tournons donc nos antennes vers ce média atypique, dont le juvénile enthousiasme saura à coup sûr nous donner la banane.



Et aussi...

Conférence «Questions autour du droit animalier», le 12 avril à 17h15, Amphimax 410

Finale du Banane Comedy Club, le 13 avril à 20h30 au CPO, soirée Jokers, le 26 avril à 20h30 à la Salle Polyvalente de l'EPFL

Peter Pan par la troupe de théâtre des étudiants de l'EPFL et de l'Unil Le dossier K, du 12 au 18 avril à la Salle Polyvalente de l'EPFL, puis du 21 au 23 avril dans la Tour Vagabonde à Fribourg

Visions du Réel, festival international du cinéma documentaire, du 21 au 29 avril à Nyon

Apéro-débat avec la nouvelle rédaction en chef du journal *Le Courrier*, le 24 avril au Pôle Sud à Lausanne

***Requiem for a piece of meat*, performance chorégraphique et musicale sur notre rapport à la chair et au vivant, du 25 au 27 avril au Théâtre de Vidy**

Conférence «Vivre avec les animaux, une utopie?», le 28 avril, à 17h15, Amphimax 410

Fête internationale des travailleurs, le 1^{er} mai

Sortie de *Redécouvrir la porcelaine de Nyon (1781-1813)*, histoire socio-économique de la manufacture de la porcelaine écrite par Grégoire Gonin, notre cher correcteur, autour du 3 mai

Festival Unilive, le 4 mai à l'Unil

Concert du chœur universitaire (Messe en Ut de Mozart), le 10 mai à 20h à la salle Métropole, Lausanne

Balélec, festival de musique open-air, le 12 mai à l'EPFL



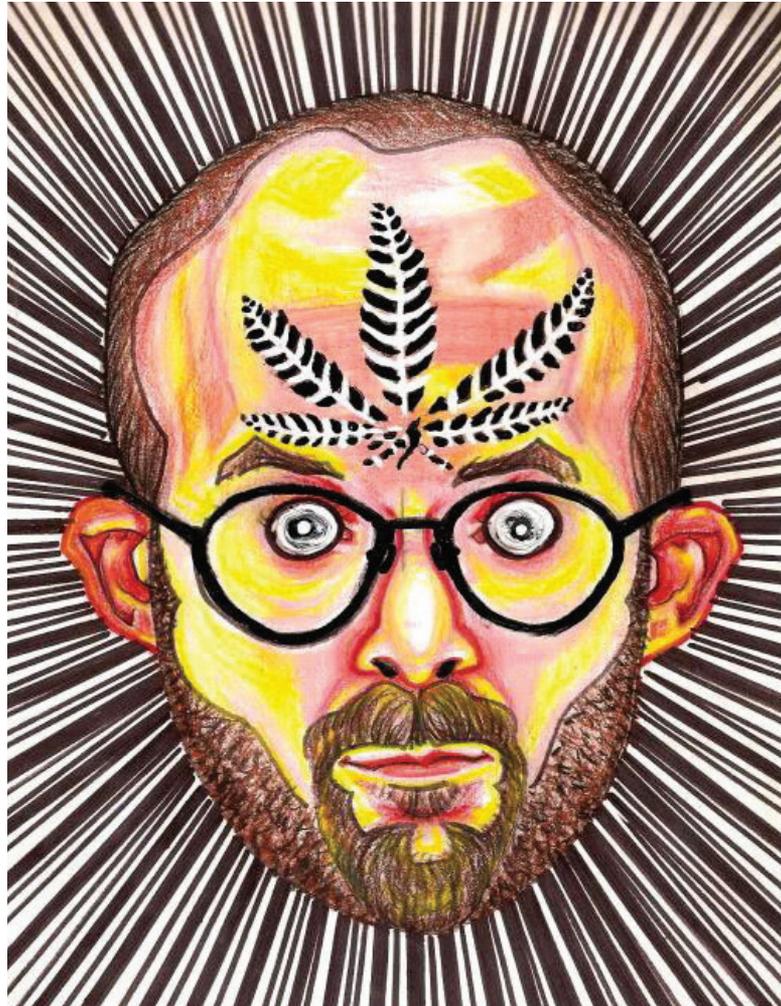
Art et drogue, le paradis artificiel

CRÉATION - Sous plume ou pinceau, la création artistique est l'expression d'un besoin inhérent à l'homme: dépasser sa condition. Face aux barrières de sa perception et de sa cognition, la drogue est un pont souvent emprunté par les artistes. Petit tour d'horizon des rivages où elle les a menés, au carrefour des disciplines.

Il y a des siècles déjà, les Amérindiens prenaient des champignons hallucinogènes pour créer de l'art. Dans le monde arabe, c'étaient le haschich et la marijuana qui étaient consommés pour faire de la peinture, mais également de l'architecture. On a même retrouvé un bas-relief mésopotamien du VIII^e siècle avant J.-C. figurant un personnage avec une fleur de pavot. Il semble ainsi que l'histoire de l'art et celle de la drogue se soient souvent côtoyées, participant à façonner, du moins en Occident, le statut marginal des avant-gardes.

Le club des haschischins

C'est certainement dans le champ littéraire que l'on trouve le plus d'exemples de création sous psychotrope. Avec pour étendard Charles Baudelaire, dont la formidable faculté créative est née des deux pôles qui le tiraillent: *spleen* et idéal. Après avoir cherché l'amour, après avoir cherché Dieu pour sortir des ténèbres où l'a plongé le *spleen*, ce vide existentiel inexplicable, c'est dans la drogue qu'il cherche une dernière échappatoire – les paradis artificiels. Cette fuite en avant se décline pour le poète en gouttelettes d'opium, substance qui selon lui «agrandit ce qui n'a pas de bornes, allonge l'illimité, approfondit le temps, creuse la volupté et de plaisirs noirs et mornes remplit l'âme au-delà de sa capacité». Pour Baudelaire, la drogue permet donc d'accéder à un idéal de vie fait d'apaisement et de douceur. Toutefois, les plaisirs suscités sont «noirs et mornes», en raison justement de leur caractère factice. Dans son œuvre, la substance surgit donc doublement, en tant que sujet à traiter, mais aussi en tant que vecteur d'inspiration. Cette double présence semble être une constante dans l'interaction entre art et drogue, en témoigne l'illustration ci-contre. Toujours au chapitre des écrivains sous influence, le «club des haschischins» cristallise, aussi au milieu du XIX^e siècle, cette attirance pour les psychotropes. L'initiative est d'abord scientifique, lancée afin de mieux connaître les effets de l'opium et du haschich; mais l'hôtel de Lauzun, où ont lieu les expériences, est vite couru des écrivains, qui viennent pour



Autoportrait de Bryan Lewis Saunders, sous marijuana.

consommer. Baudelaire, Gérard de Nerval ou Théophile Gautier y participent ponctuellement. Balzac également voit dans ces séances un condensé de vie qu'il matérialisera dans la peau de chagrin, membrane au cœur du roman éponyme qui se réduit - comme peau de chagrin - à chaque vœu qu'elle permet d'exaucer.

Le tournant existentialiste

Plus tard, les escapades de Verlaine et Rimbaud qui révolutionneront la poésie se feront aussi sous régime d'alcool et d'opium, mais c'est surtout dans le courant du XX^e siècle qu'un nouveau vent de drogue planera sur la production artistique. Jean-Paul Sartre est sous

mescaline lorsqu'il écrit *La nausée* en 1938, roman considéré comme le manifeste de l'existentialisme. Il est alors souvent sujet à des hallucinations qui influencent grandement son écriture, à l'exemple des crabes qu'il voit partout autour de lui. La drogue matérialise à cette époque le besoin de vivre de toute une génération, souhaitant épuiser à toute vitesse les expériences offertes par la vie. La frénésie se propage outre-Atlantique vers le mouvement beatnik et ses protagonistes. Allen Ginsberg écrit, par exemple, la seconde partie de son célèbre poème *Howl* sous peyotl, un cactus hallucinogène américain. Il partage avec Jack Kerouac la vision de la substance comme révélatrice, en tant que moteur

du voyage initiatique. Un voyage sans but, dont le tracé géographique importe moins que celui de l'esprit, et dont *Sur la route* est le prototype sacré. A cette époque, l'intégration de la drogue au processus créatif dépasse les frontières de la littérature. Henri Michaux popularise ce qu'il nomme le «dessin mesca-lien», labyrinthe de traits fébriles, incertains, dirigés par une main abandonnée de la conscience. Il s'agit de dévoiler des mondes nouveaux, à travers des états de conscience alternatifs laissant s'exprimer de manière autonome les perceptions, les sensations. C'est justement à l'intersection des deux mondes – visible et invisible – que se situe, en musique, The Doors. Le nom du groupe renvoie au livre *The Doors of Perception* d'Aldous Huxley, auteur des années 1950 qui se drogue dans la volonté d'accéder à la philosophie éternelle, désignant ce qu'il pense être un spiritualisme atemporel, une tradition de pensée qui aurait traversé l'Égypte et la Grèce antique jusqu'à l'époque contemporaine. Pour l'anecdote, Huxley est également connu pour avoir ingéré 100mg de LSD sur son lit de mort. Le groupe mené par Jim Morrison se veut ainsi être la porte entre notre univers palpable et l'univers mystique, philosophique, qui nous entoure à chaque instant.

Travaux contemporains

Actuellement, l'art cultive encore une fascination pour la drogue, et surfe sur la vague du psychédéisme des années 1970. La musique électronique se pose en héritière des Pink Floyd et autres groupes de rock psychédélique.

La réalité ne saurait suffire à l'homme

Les «goas» reprennent même le nom de la plage la plus emblématique des hippies, pour désigner ces festivals où les ondes sont produites par des artistes souvent sous substance, et réceptionnées par un public qui l'est tout autant. Car la réalité ne saurait suffire à l'homme. •

Sami Zaïbi

Un domaine diversifié

THÉÂTRE • L'improvisation est un genre d'expression théâtrale pouvant prendre de nombreuses formes, la plus connue étant sans aucun doute celle des matches. Petit aperçu des autres formes d'improvisation, plus innovantes les unes que les autres..

Ils pensaient que cela ne durerait qu'un soir, mais le public adore et en redemande. C'est un succès inattendu pour Yvon Leduc et Robert Gravel, les deux comédiens québécois à l'origine des matches d'improvisation. Quarante ans plus tard, ceux-ci ont largement conquis la Suisse. Mais qu'est-ce que l'improvisation, à la base? Il s'agit d'un processus de création spontanée, applicable à divers domaines comme le théâtre, le chant, la poésie, la danse, mais aussi la musique, certaines formes d'improvisation regroupant plusieurs d'entre eux. C'est le cas notamment de la Comédie musicale improvisée, où les improvisateurs créent une comédie musicale, dont le thème de départ

est choisi par le public. En plus de savoir jouer, danser et chanter, il faut savoir trouver des idées rapidement: les comédiens ne disposent que de quelques instants pour démarrer un spectacle qui durera 90 minutes.

Un processus de création spontanée

Et ce temps de réflexion est encore plus bref pour le Catch Impro, une forme d'improvisation se jouant en duo. Dans les formats précités, les contraintes de l'improvisation sont choisies par le public ou l'arbitre. Lors de l'Improlido, ce sont des *buzzers*

déclenchés aléatoirement qui imposent les modalités de jeu. Ce concept est une spécialité lausannoise, tout comme celui de Casting, dont le but est de reproduire de façon improvisée le processus de création d'un film, en passant par le casting des comédiens, le lancement de la bande-annonce et le tournage des scènes.

Des spectacles atypiques

Les spectacles d'improvisation ne sont pas comme les autres: ils sont sans cesse réinventés. On promet aux spectateurs un *show* unique, surprenant, dynamique. Le public en est souvent un acteur précieux: lors de certaines représentations, il peut choisir

les thèmes ou même voter pour le vainqueur. Il n'a donc pas le temps de s'ennuyer. Mais le plus captivant, c'est la prise de risque constante des acteurs. Qui n'a jamais eu peur de parler en public, et ce sans aucune préparation? L'improvisation permet ainsi d'apprendre à être plus à l'aise lors d'une prise de parole en public, de gagner de la confiance en soi, mais aussi de s'adapter plus facilement à des événements imprévus. Toutes ces compétences étant souvent sollicitées de nos jours, il n'est pas étonnant que de plus en plus d'entreprises organisent des «ateliers improvisation» pour leurs employés. •

Suzanne Badan



Les chaussures de l'oubli

ART ENGAGÉ • Certains artistes ressentent le besoin de combler les lacunes d'un devoir de mémoire qui n'est pas toujours respecté. C'est le cas de Doris Salcedo, une artiste colombienne qui réagit à des pertes personnelles, nationales ou historiques.

Doris Salcedo est une artiste colombienne qui allie sculpture et engagement politique. Elle utilise principalement des objets du quotidien et leur donne une signification spécifique: celle de dispositif de mémoire. L'artiste s'investit pour un art proche de la réalité, considérant que «pour créer il faut penser», car «une œuvre ne se construit pas sur du vent».

Les mélancoliques

Lors de sa première exposition internationale en 1992 à Boston, Doris Salcedo avait créé une installation constituée de niches creusées dans un mur, fermées par une membrane translucide cousue au mur par un fil chirurgical. Dans ces niches, on apercevait des chaussures de femmes. En parallèle à celles-ci, posées sur le sol, on observait des boîtes vides fabriquées avec la même membrane translucide que les niches. L'artiste a créé cette installation en réaction aux

événements ayant pris place dans la Colombie des années 1990: gouvernement corrompu, cartels de drogues, et assassinats comme techniques de prise de pouvoir, le pays était alors marqué par les suites de la guerre civile. C'est



MCA Chicago

lors de ses recherches sur les massacres de civils que Salcedo se rend compte que ces meurtres ne sont pas ou peu documentés. Elle décide alors de rendre hommage aux disparus à travers cette installation qui prend pour titre *Atrabiliarios*, adjectif utilisé pour désigner les personnes tristes ou mélancoliques.

Mémorial aux anonymes

C'est en parlant avec les familles des victimes que l'artiste se rend compte de la violence de telles disparitions inattendues et particulièrement inexplicables, car les disparus n'ont souvent aucun lien avec la guerre civile. Elle s'intéresse alors aux souliers, qui sont souvent le moyen d'identification des victimes défigurées. Au travers des chaussures de réelles victimes, elle représente dans *Atrabiliarios* l'absence rappelée par l'inutilité des objets usuels une fois leur propriétaire disparu. Ce vide et cette incompréhension créés par la disparition d'une personne ne sont cependant pas réservés au peuple colombien, comme le précise l'artiste lors d'une interview au MOMA de San Francisco: «C'est quelque chose qui peut arriver à n'importe lequel d'entre nous, partout dans le monde. [...] On découvre que les pays développés et les pays du tiers monde se comportent exactement de la

même manière.» C'est alors au travers des boîtes vides que l'artiste représente l'universalité de la douleur provoquée



State of New South Wales

par une disparition: n'importe quelle chaussure pourra y prendre place. Le travail de Doris Salcedo, pourtant inspiré de faits concrets, a alors la vocation plus large de mettre en avant un problème social: celui de l'oubli. •

Julie Bianchin

Regards sur le réel en grand format

Plus d'une centaine de documentaires en provenance de 55 pays différents seront présentés à Visions du Réel à Nyon, du 21 au 29 avril. Ce festival, qui touche un public toujours plus large, sait émerveiller par sa sélection sensible et multiculturelle.

La 48^e édition de Visions du Réel L'annonce très riche en découvertes et surtout parfaitement dans l'ère du temps. Comme l'explique le directeur du festival Luciano Barisone, un fil rouge s'est dégagé petit à petit au cours de la sélection suisse et internationale sans qu'il ait fallu le chercher. Dans un monde où de plus en plus d'individus se sentent exclus, un fort besoin de solidarité se fait sentir et se traduit à travers la création de communautés, de familles traditionnelles ou d'un genre nouveau. Elles peuvent être réunies en un défi commun, pour parvenir au bout de la Patrouille des glaciers dans *Encordés* du réalisateur suisse Frédéric Favre, ou dans une aspiration à une vie normale envers et contre tout dans le documentaire chilien *The Grown-Ups* de Maite Alberdi, qui suit quatre quaranténaires atteints du syndrome de Down.



Inévitablement, la guerre a aussi sa place dans la programmation, mais, dans *No Place for Tears*, il s'agit de gens qui, à la frontière de la Turquie, ouvrent les bras à ceux qui fuient l'horreur. La grande diversité du programme mérite de s'y plonger un instant et surtout de le découvrir sur place. Pour aller plus loin, de nombreux *workshops* sont ouverts à tous et abordent des questions telles que l'avenir du documentaire face au développement de la réalité virtuelle, ou les stratégies de narration lorsqu'il s'agit d'offrir un regard personnel sur le réel. •

Cléa Masserey

Au fil des œuvres: Partir pour mieux revenir

Pour apprendre et s'apprendre, découvrir le monde soi-même, quoi de plus fécond que de partir, quitter le nid douillet des habitudes rassurantes et prendre le large vers des terres et des visages inconnus, accepter l'égaré et les rencontres imprévues?

L'utilité et les vertus formatrices du voyage ne sont plus à prouver. Un texte fondateur tel que *l'Odyssée* d'Homère rappelle que les récits de voyage sont à la source de notre civilisation. Périples héroïques, philosophiques ou merveilleux, les types de voyages sont multiples, et les types de voyageurs tout autant. De préférence jeunes, car faciles à former, ils partent quelques jours ou quelques années et reviennent grandis de leur expérience.



Giorgio De Chirico

C'est notamment le cas de tout étudiant parti vivre un échange, tel que Xavier de *L'Auberge espagnole* (2002). Le film suit ce jeune Français parti étudiant à Barcelone qui, grâce au voyage, s'ouvre au monde, à l'amitié, à l'amour et à la vie. Au terme du séjour, changé et épanoui, il fuit à toutes jambes l'insipide voie ministérielle qu'on lui réservait et embrasse ses rêves en se lançant dans l'écriture. Près de trois siècles avant lui, le jeune Candide, chassé du «meilleur des mondes possibles», finit lui aussi par s'épanouir après un long périple. La confrontation à toutes les vicissitudes humaines lui apprend à trouver le bonheur dans la simplicité, en cultivant humblement son jardin. Ce conte philosophique de Voltaire est sans doute le meilleur exemple de ce que l'on appelle le «récit de formation» ou «voyage initiatique». Des Ulysse modernes ont par la suite renouvelé le modèle du héros voyageur. Frodon, le hobbit de Tolkien (1954), sauve le monde après avoir traversé le chaos de la Terre du Milieu et détruit l'Anneau maléfique. De nombreux films hollywoodiens adoptent également ce schéma, comme un moyen de restaurer la virilité du héros – masculin, bien sûr –, et d'asseoir son pouvoir de domination physique et

symbolique sur le monde. C'est le cas de Jackson Curtis du blockbuster 2012 qui, présenté comme un *loser* d'abord, reconquiert sa masculinité après avoir mené sa famille saine et sauve jusqu'en Chine et sauvé l'espèce humaine par-dessus le marché. Les récits pour enfants présentent quant à eux des voyageurs moins conventionnels. Ainsi Carl, du film d'animation *Là-Haut* (2009), est un vieillard qui, plutôt que d'accepter la quarantaine en maison de retraite, suspend mille ballons colorés à sa maison et s'envole à l'aventure, réalisant à la fois son rêve et une promesse faite à son épouse décédée. Triste et grincheux au début, il apparaît fier et souriant à la fin du film. De même Marin, le poisson clown traumatisé par les dangers de l'océan du *Monde de Némó* (2003), se reconstruit une identité de père cool et héroïque après les avoir vaillamment bravés pour sauver son fils. Enfants, adultes, vieillards et même poissons, tous ont fait l'expérience salutaire du voyage. Tous, vraiment? Et les femmes dans tout ça? Peu représentées dans les récits populaires de voyage, elles partent néanmoins aussi, mais rares sont celles qui connaîtront la gloire d'un Ulysse ou d'un Frodon.



John Tenniel

Ainsi, dans des récits tels que le poétique *Voyage de Chihiro* (2001), l'héroïne parvient à résoudre les mystères du monde étrange qu'elle traverse et à sauver ses parents, mais ceux-ci n'en garderont aucun souvenir. De même, défiant toute logique et vraisemblance, la traversée du Pays des merveilles de la petite Alice de Carroll (1865) nous emmène voyager au plus loin, juste le temps d'un songe. •

Léa Severino

Ça pue, ça gicle, c'est beau

Le travail de Romeo Castellucci, grand nom de la scène contemporaine italienne, dont la dernière pièce a été jouée fin mars à Lausanne, pourrait de prime abord sembler provocateur. C'est oublier que son intention première est de trouver une tragédie pour aujourd'hui.

C'est en 1981 que Castellucci fonde la Societas Raffaello Sanzio afin de créer un théâtre intense, s'adressant à tous les sens par le biais de jeux visuels, sonores ou olfactifs, mélangeant arts dramatiques et arts visuels, théâtre classique (Eschyle, Shakespeare) et opéras (Wagner, Berlioz), ancien et contemporain, dans une quête constante d'une tragédie pour aujourd'hui: les Grecs avaient la leur, Racine la sienne, à quoi ressemblerait la nôtre? Son théâtre, que l'on pourrait qualifier d'hybride, écrit la critique Manuèle Debrinay-Rizos «est construit comme un opéra, cet art où la bataille est constante entre l'histoire, la musique et la dramaturgie et qui se termine souvent par le K.-O. d'un des trois et le chaos des destins».



Guido Miencant

Au cœur de cette hybridation, Castellucci écrit qu'«il est nécessaire de détruire l'habitude des mots», de «réveiller le sens» derrière ces derniers, alourdis par la *stanchezza* («fatigue»). Il en découle logiquement que «chaque création pré-suppose d'abord un travail de destruction; la création devient alors une re-création, chaque phase précédant cette re-création doit être une destruction systématique de l'habitude». Le résultat paraît souvent choquant, corrosif, étrange. L'artiste ne ménage pas son public car, d'après Debrinay-Rizos, il veut l'entraîner «vers des perceptions et des registres émotionnels nouveaux». Sa dernière création, *De la démocratie en Amérique*, moins perturbante qu'on aurait pu le penser, a fait un passage remarqué fin mars au Théâtre de Vidy dans le cadre du Programme Commun. •

Jérémy Berthoud

Un coup de crayon

Pepe the Frog démasque les Illuminati de l'Unil.

Adrien Miquieu



Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

VOUS RECONNAÎTREZ CERTAINEMENT LUCIE, QUI VOUS SERT QUOTIDIENNEMENT DES SANDWICHS ET AUTRES JUS DE FRUITS À L'ÉPICENTRE



Lucie Kurpfer

la découverte de compagnies telles que Tribal Fusion ou Dancer's Way m'a ouvert les yeux sur une dimension plus spirituelle de cet art. Il y a des danseurs comme Rachel Brice ou Illan Rivière qui possèdent une maîtrise de leur corps tellement parfaite que, mêlés à la beauté des costumes et des musiques utilisées lors des *shows* et des vidéos, ils semblent pousser cette discipline à un stade de communication avec des énergies plus élevées que nous.

UN ÉVÈNEMENT

Les Rainbows

De tous les festivals et les rassemblements, les Rainbows font partie des meilleurs événements pour se déconnecter du quotidien. Ces éco-rassemblements, qui ont généralement lieu en pleine nature, durent entre un et trois mois et prônent des valeurs de partage et de retour à un mode de vie sain en autogestion. Tout le monde participe à la cuisine, au montage du camp et à l'installation des toilettes sèches, et si les règles de vie sont souvent strictes (alimentation vegan, alcool et cigarette interdits, etc.), il y a des activités comme le chant en groupe, les baignades naturistes sans jugement du corps de l'autre et des cercles de pleine lune qui font de ces communautés éphémères une bonne manière de se retrouver soi-même. •

UN FILM

The Man from Earth – Richard Schenkman

Un décor simple, une histoire prenante, un scénario qui vous laisse bouleversé et vous fait remettre en question tout ce que vous pensiez savoir sur la vie. *The Man from Earth* est pour moi une perle cinématographique où le spectateur peut facilement s'identifier à l'un ou plusieurs des protagonistes et prendre place parmi eux afin d'avoir l'impression de participer à la révélation et la grande prise de conscience collective qui se déroule petit à petit dans ce film.

UN SPECTACLE

Compagnies de danse orientale

La danse orientale est une forme d'expression qui m'a toujours fascinée, et

L'auditoire ramène à la vie quatre grands auteurs et les initie à WhatsApp



Fanny Untziger et Jérémy Berthoud

Mot caché

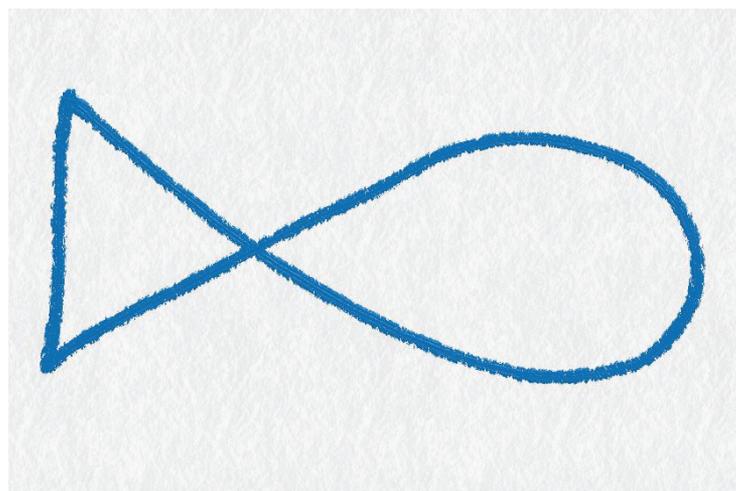
Saurez-vous retrouver les différents mots qui se cachent parmi les lettres ci-dessous? Reliez les lettres pour les découvrir!

M O T M O T M O T M O T
O T M O T M O T M O T M
T M O T M O T M O T M O
M O T M O T M O T M O T
O T M O T M O T M O T M
T M O T M O T M O T M O
M O T M O T M O T M O T
O T M O T M O T M O T M
T M O T M O T M O T M O
M O T M O T M O T M O T
O T M O T M O T M O T M
T M O T M O T M O T M O

Poisson d'avril

Découpez votre propre poisson d'avril pour faire des farces hilarantes à vos amis! Munissez-vous de vos meilleurs ciseaux et allez-y! Attention à couper droit...

(Suite à une erreur de Doodle, nous arrivons malheureusement après le 1^{er} avril. Vous pouvez néanmoins le préparer pour l'an prochain, ou alors l'employer pour apâter un chat peu malin, voire carrément con.)



Coloriage

Remplissez Manfred l'alpaga de vos plus belles couleurs. Empoignez vos meilleurs crayons et dessinez un pelage de qualité au doux animal.

(Suite à une erreur d'impression, l'animal ci-contre est déjà entièrement rempli. Vous pouvez néanmoins lui dessiner un bel enclos, une foisonnante prairie dans laquelle s'ébattre, ou n'importe quel environnement chatoyant qui vous passera par la tête. Envoyez votre œuvre à l'adresse suivante pour peut-être remporter un milliard de dollars:

Université de Lausanne
Direction-Réception
Bâtiment Unicentre
CH-1015 Lausanne

Délivrez votre créativité, l'alpaga est pour vous le prix de la liberté.)

